1927 complete

VOLUME XV. — WINNIPEG, MAN., MERCREDI 28 DECEMBRE 1927 — NUMERO 37

LA LIBERTÉ

Directeur: Donatien Frémont

DIEU ET MON DROIT

Téléphone 21 817
Publié par
CANADIAN PUBLISHERS, LTD.
602, avenue McDermot
Winnipeg, Manitoba

LES CINQ NOUVEAUX CARDINAUX

Ils sont créés solennellement par S. S. Pie XI le 19 décembre — La démission du cardinal Billot

Rome — S. S. Pie XI, à un consistoire secret tenu le 19 décembre au Vatican, a proclamé cinq nouveaux cardinaux. Ce sont: Mgr [illegible] Lépicier, de l'ordre des Servites et actuellement archevêque titulaire de Tarse. Il est né à Vaucouleurs, près de Verdun, le 28 février 1863. [illegible]

D'un autre côté, il a longtemps vécu à Rome où il a rempli des postes importants. Il remplacera le cardinal Billot, qui s'est retiré, comme cardinal français de la Curie.

Le cardinal Rouleau

Le cardinal Raymond-Marie Rouleau, de l'ordre de Saint-Dominique, archevêque de Québec, est né à l'Isle-Verte, diocèse de Rimouski, le 6 avril 1866. Ordonné prêtre à Corte, en Corse, le 22 juillet 1892, il fut élu évêque de Valleyfield le 9 mars 1923, sacré sous ce titre le 22 mai suivant dans la cathédrale Sainte-Cécile de Valleyfield par S. E. Mgr Pietro di Maria, délégué apostolique au Canada. Le cardinal Rouleau fut nommé archevêque de Québec le 9 juillet 1926 et intronisé le 8 novembre suivant. Il reçut le pallium le 24 février 1927.

Le cardinal Segura

[illegible]

Le cardinal Billot

[illegible]

Le cardinal Serecedy

[illegible]

Allocution de S. S. Pie XI

Plus de 30 cardinaux étaient présents à la cérémonie qui a eu lieu dans la salle du Consistoire, au Vatican. Le Pape, en plus d'avoir créé ces cardinaux, a nommé plusieurs évêques dont les noms de quelques-uns sont déjà connus par des bulles. [illegible]

L'ACTION FRANCAISE PROTESTE

Elle demande à M. King d'exiger des excuses du consul mexicain à Toronto et de requérir son rappel en cas de refus

[illegible]

Le secrétaire général,
Anatole VANIER.

A ses lecteurs, à ses collaborateurs, à ses correspondants, à ses annonceurs, à tous ses amis,

LA LIBERTÉ

souhaite une bonne, heureuse et prospère année

NOUVELLES DE PARTOUT

S. G. Mgr Mathieu a 74 ans

S. G. Mgr Olivier-Elzéar Mathieu, C.M.G., archevêque de Régina, a célébré samedi le 74ème anniversaire de sa naissance. [illegible]

La Liberté offre ses meilleurs voeux au vénérable archevêque.

Au comité des amendements aux lois

[illegible]

M. N.-K. Laflamme nommé sénateur

[illegible]

L'article 17 de la Constitution de l'Alberta

[illegible]

L'affaire Thornton et l'affaire Barron

[illegible]

Trente trois enfants ont péri à l'hospice Saint-Charles

[illegible]

Mgr Baudrillart à Notre-Dame de Paris

[illegible]

La femme Gallup est acquittée

[illegible]

Une autre institution catholique de Québec détruite par le feu

Québec — Un nouvel émoi a été causé à Québec par un incendie qui a détruit la maison d'été du séminaire à Mahrovis, dans la banlieue de la ville. [illegible] C'est une vieille maison historique de Québec qui [illegible] 1776.

[illegible]

Les mémoires de Poincaré

Paris — Le quatrième volume des Mémoires de M. Poincaré portant le titre de "L'Union Sacrée" [illegible]

Le Pape empêche le mariage du roi Boris

[illegible]

Pas de réclame pour les cabotins!

[illegible]

Nomination d'un archevêque et de trois évêques américains

[illegible]

Le sénat français approuve le budget Poincaré

[illegible]

Shawinigan, Québec et Sherbrooke reçoivent la Survivance

Les autorités religieuses et civiles font partout le plus cordial accueil aux représentants des Canadiens français de l'Ouest — Le premier ministre Taschereau et plusieurs membres de son cabinet participent aux cérémonies officielles

Shawinigan Falls — Les voyageurs de la Survivance française venus de l'Ouest dans deux trains spéciaux, du Canadien National et du Pacifique Canadien, ont été l'objet, mardi soir, d'une belle réception au Collège, offerte par les Révérends Frères de l'Instruction Chrétienne. Une séance dramatique et musicale avait été organisée en l'honneur des visiteurs, qui s'amusèrent beaucoup des deux pièces jouées par les jeunes acteurs du collège: "La Police" et "Les Tribulations du Marquis de la Grenouillère". Durant les entr'actes, la fanfare, dirigée par le R. F. Bastie, et la chorale, dirigée par le R. F. Jucinius, régalèrent les visiteurs de morceaux de leur répertoire. A l'arrivée à Shawinigan, le matin, les voyageurs furent reçus par les autorités de la ville, puis conduits à la caserne des pompiers où la bienvenue leur fut souhaitée officiellement par le Dr Dufresne, maire de Shawinigan.

MM. Raymond Denis, président de l'A. C. F. C. de la Saskatchewan, le Dr Petitclerc, directeur du voyage et représentant de l'Alberta, et M. J. Crafn, maire de Gravelbourg, ont pris la parole. Dans l'après-midi l'on fit visiter aux voyageurs les usines de la Shawinigan Water and Power Co. et de la Canada Carbide Co. Les voyageurs sont partis de bonne heure le matin pour Québec.

A Québec

Québec — Québec a fait, mercredi, à la Survivance française, l'accueil le plus chaleureux. A l'arrivée des pèlerins à la gare du Palais, le président Verret et les officiers de la Société St-Jean-Baptiste de Québec ont rencontré les visiteurs. Après les premiers mots de bienvenue, les pèlerins se sont rendus sur la terrasse Dufferin, puis au parlement où Son Excellence le lieutenant-gouverneur de la province de Québec, M. Pérodeau, le premier ministre, M. L.-A. Taschereau, M. J.-E. Caron, ministre de l'agriculture, M. Honoré Mercier, ministre des terres et forêts, et M. Jacob Nicol, trésorier de la province, les ont reçus au nom du gouvernement.

C'est le Dr Jean-Louis Petitclerc qui répondit à son Excellence. "Le voyage de la "Survivance française", dit le Dr Petitclerc, a été organisé cette année, par les provinces du Manitoba, de l'Alberta et de la Saskatchewan sous les auspices de l'Association Canadienne-Française d'Alberta. "C'est un honneur pour moi que de représenter mes compatriotes, et un devoir agréable que de vous remercier de votre chaleureuse réception. Nous sommes au nombre de 400 et nous venons vous dire que, làbas comme ici, nous nous souvenons de la vieille chanson de Gérin Lajoie. C'est le message qu'elle renferme que nous vous apportons de la part de ceux qui sont demeurés dans l'Ouest: "Va dire à mes amis que je me souviens d'eux".

A l'Université

Aussitôt après la réception à la salle d'assemblée législative, les distingués visiteurs firent une visite sommaire des édifices du Parlement, puis se rendirent immédiatement à l'Université Laval où Sa Grandeur Mgr Plante, évêque de Dobera, auxiliaire et administrateur de Québec, au nom du cardinal Rouleau, archevêque de Québec, actuellement à Rome, et Mgr Camille Roy, vice-recteur de l'Université Laval, au nom du Séminaire de Québec et de l'Université Laval, leur souhaitèrent la bienvenue.

C'est M. C.-J. Magnan qui présenta les voyageurs.

Mgr Plante

S. G. Mgr Omer Plante répondit au nom de l'Eglise et du clergé. Il dit tout l'intérêt que la province de Québec porte aux Canadiens français de l'Ouest et rappela que Québec a fourni à l'Ouest quelques-uns de ses meilleurs chefs, tel que Mgr Mathieu.

Le R. P. Plourde

C'est le Père Plourde, O.M.I., administrateur de la Liberté, qui répondit à S. G. Mgr Plante. "Quand les trains de la Survivance entrent dans vos gares joyeuses, dit le Père Plourde, tout nous montre que le mot survivance possède toujours son entière signification pour vous. Ce n'est pas à vous que j'apprendrai notre irréductible volonté de maintenir le français dans l'Ouest comme dans l'Est. Nous sommes dans l'Ouest pour y vivre et pour y prospérer. Qu'il y ait eu quelques défections, nous ne le nions pas. Mais ces transfuges l'auraient été n'importe où. Pour la plupart des nôtres, leur résistance active est comme un bain qui les fortifie. La persécution décourage les âmes molles et provoque les coeurs vaillants."

Mgr Camille Roy, à son tour souhaita la bienvenue au nom de l'Université.

Après la réception officielle à l'Université, Mgr Camille Roy invita les voyageurs à visiter les musées de l'Université, qu'on avait ouverts spécialement pour eux. C'est avec plaisir que tous acceptèrent l'invitation de Mgr le vice-recteur, qui les accompagna pendant cette visite, après laquelle on se rendit à la basilique.

A la demande de Mgr Laflamme, la basilique avait été illuminée. M. Henri Gagnon, organiste, exécuta "Fragment de la Symphonie Gothique", de Widor. La sortie s'effectua au son de l'hymne national.

A l'hôtel de ville

De la basilique, les visiteurs se dirigèrent vers l'hôtel de ville où les attendaient M. le maire et les échevins.

M. Hervieux, de l'Union d'Edmonton, dans un spirituel discours, remercia M. le maire de ses bonnes paroles.

"Comme nous nous réjouissons, dit M. Hervieux, de retrouver ici des frères, qui nous font un accueil aussi chaleureux. Nous aimons à venir vous voir, mais venez, vous aussi, nous rendre visite, et nous vous recevrons avec joie. Votre contact nous fait du bien et vos sympathies nous sont doublement chères."

M. Raymond Denis présenta ensuite au nom de ses compatriotes ses sympathies les plus cordiales au maire et aux familles éprouvées par les derniers désastres qui ont jeté le deuil dans tant de foyers.

Banquet

Enfin un banquet magnifique, au Château Frontenac, organisé par M. L. Faguy au nom de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, a terminé cette journée. Au cours de ce banquet, le Père Plourde, de la Liberté, de Winnipeg, a promis, au nom des voyageurs de l'Ouest, une souscription de $100 à verser au fonds de secours pour l'hospice Saint-Charles.

A Sainte-Anne de Beaupré

A l'arrivée à Québec, la majorité des voyageurs de la Survivance se rendirent en pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré où ils furent reçus par le R. P. Lévesque, curé. A la basilique, une messe fut chantée par le R. P. Hélie, O.M.I., et la communion distribuée à un grand nombre de voyageurs. Le R. P. Boyer, O.M.I., et les autres prêtres venus de l'Ouest, ont dit des messes aux autels latéraux. Un déjeuner fut ensuite servi aux pèlerins par les RR. SS. Franciscaines.

A Sherbrooke

Sherbrooke — Jeudi, Sherbrooke a reçu à bras ouverts les membres de la Survivance. Le conseil municipal, qui s'était chargé de la réception, a fait royalement les choses. Les voyageurs se sont dits étonnés de l'essor industriel et du ton moderne de la métropole des cantons de l'Est.

Le maire Edwards leur a souhaité la bienvenue en français à l'hôtel de ville. Le maire Coutu, de Gravelbourg, y répondit fort spirituellement. Les visiteurs firent ensuite une halte à la cathédrale et à l'évêché, où Mgr Gagnon, évêque auxiliaire, leur souhaita la bienvenue.

Le groupe fit ensuite la tournée de nos principales institutions religieuses dont l'Hospice du Sacré-Coeur, où l'on admira le dévouement des religieuses pour les vieillards et les orphelins, l'Hôpital Général Saint-Vincent de Paul dont les travaux d'agrandissement récemment terminés étonnèrent tout le monde, le Mont Notre-Dame, où il y eut réception pour les dames, et enfin, le Séminaire, où la bienvenue fut souhaitée par Mgr P.-J.-A. Lefebvre, supérieur de l'institution. Le R. P. Emy, missionnaire-colonisateur, y répondit.

La journée se termina par un banquet offert par la ville dans le grand réfectoire du Séminaire et servi par les élèves.

Le banquet était présidé par le maire Edwards et les discours furent prononcés, chez les visiteurs par: MM. Raymond Denis, le juge Henri Lacerte, le Dr Petitclerc, Roger Goulet et le R. P. J. Hamelin; chez les invités de la ville par: Mgr P.-J.-A. Lefebvre, C.-R. Howard, député de Sherbrooke, J.-H. Lemay, magistrat, Charles Mignault, du comité de réception, et l'échevin Forest.

Hôtes de l'A. C. J. C.

Montréal — Un certain nombre des voyageurs de la Survivance, revenus à Montréal samedi matin, y ont été les hôtes de l'A. C. J. C.

La matinée a été employée pour faire un pèlerinage à l'Oratoire Saint-Joseph. Les pèlerins ont été reçus par le R. P. Deguire, C.S.C., directeur des "Annales de Saint Joseph", qui leur a fait visiter la crypte de la basilique en construction.

Un déjeuner leur a été ensuite offert à l'hôtel Queen's. Véritable fête de famille, à laquelle ont pris la parole MM. Paul Mailloux, Lionel Leroux, le Dr Petitclerc, L.-A. Giroux, Anatole Vanier, l'abbé J.-B. Bourassa, le R. P. Allard, O.M.I., et le R. P. Colclough, S.J.

Nous reviendrons sur cette intéressante manifestation.

A Montréal

N'ayant pu donner, dans notre dernier numéro, qu'un compte rendu télégraphique très succinct des réceptions faites à la Survivance à Montréal, nous en donnons ci-dessous un récit plus détaillé.

Montréal — Une belle "poudrerie" de l'hiver canadien devait accueillir les excursionnistes du troisième voyage de la "Survivance française" au moment de leur arrivée à Montréal. Les Montréalais qui étaient allés à leur rencontre, gare du tunnel, rue Lagauchetière, ou gare Windsor, s'en tenaient, qui les oreilles, qui le nez, qui le menton. Nos visiteurs par contre, habitués aux plaisirs du "blizzard" et puis aussi à des froids de bien en-dessous de zéro, n'en ont pas été autrement émus ni effrayés. Des bébés au maillot — la race prend de bonne heure le goût des voyages — ne pleurnichaient même pas. Les mamans, par exemple, avaient eu grand soin de les emmitoufler jusque par-dessus la tête. Il en était d'autres tout de même, des mioches de trois, quatre, cinq ans, qui subissaient crânement l'âpre baiser de la neige en furie.

La tempête justement avait causé une bonne demi-heure de retard à l'un des convois spéciaux qui avaient transportés nos compatriotes, certains d'entre eux du moins, depuis l'extrême ouest de l'Alberta. Tout le programme qu'avait organisé le comité de réception a forcément subi un peu de retard. Mais personne n'a voulu s'en apercevoir. Ce qui avait été arrangé s'est déroulé à la lettre. S. G. Mgr l'auxiliaire, en l'absence de S. G. Mgr l'administrateur, retenu en dehors de la ville, a reçu les voyageurs en l'église basilique.

A la Basilique

M. l'abbé Lepage, missionnaire colonisateur, l'un des voyageurs, exprime à Sa Grandeur les hommages de la "Survivance française". Puis il fait l'éloge du patriotisme.

Louis Riel, à la veille de monter à l'échafaud, disait au shérif de Régina: "Je n'ai pour tout bien que mon coeur et il y a quinze ans que je l'ai donné à mon pays". C'était un grand patriote qui s'exprimait ainsi.

Après l'amour de Dieu il n'y a pas de sentiment plus grand, plus noble que celui que nous avons pour notre pays. Surtout quand ce sentiment s'adresse au Canada, pays qui est encore tout animé de l'esprit chrétien de ses fondateurs. On nous a légué cette mission d'être sur cette terre d'Amérique, les témoins de la religion catholique. Dans une certaine mesure nous y avons été fidèles. Par tout le Canada on trouve encore les traces des missionnaires, traces qu'ils ont arrosées de leurs larmes et parfois de leur sang.

Mais le fait que 2,500,000 des nôtres sont passés aux Etats-Unis n'indique-t-il pas aussi que nous avons un peu failli à la mission qui nous avait été confiée? Ces 2,500,000 émigrants ne comptent plus pour nous. Ils sont allés à l'étranger dans l'espoir d'y trouver la richesse et l'abondance. Ils n'ont eu que déception. Et sur ce nombre, il en est bien 500,000 qui ont perdu le trésor de leur langue et de leur foi.

Les Franco-Canadiens de l'Ouest ont été fidèles au Canada. Ils y ont trouvé ce que les autres ont cherché

(A suivre en deuxième page)

Shawinigan, Québec et Sherbrooke reçoivent la Survivance

(Suite de la première page)

en vain, la richesse et l'abondance. Ils ont su conserver et leur langue et leur foi et les traditions ancestrales.

Les Franco-Canadiens sont au nombre de 125,000 dans les provinces de l'Ouest. On peut s'imaginer l'influence qu'exercerait leur groupe s'il avait reçu l'émigration que la province de Québec a envoyé aux Etats-Unis.

Malgré tout, les Franco-Canadiens ont foi en leur avenir. Forts de l'esprit chrétien qui les anime, ils savent que dans vingt ans, trente ans, ils auront doublé leur effectif. Fidèles dépositaires du double trésor de la foi catholique et de la langue française, ils voient l'avenir avec confiance.

M. le chanoine Harbour, revêtu de ses ornements de chancelier du diocèse, a remercié au nom de Mgr l'administrateur. La cérémonie s'est terminée par le salut solennel du Très Saint-Sacrement chanté au maître-autel par Mgr Deschamps.

A l'hôtel de ville

M. Raymond Denis a répondu à M. Léon Trépanier et au maire Martin, au nom des visiteurs.

"Si vous revenez dans l'Ouest, dit-il, arrêtez-vous donc moins longtemps à Saskatoon, à Moose Jaw ou à Calgary, et venez dans nos paroisses franco-canadiennes. Vous y retrouverez la province de Québec avec ses clochers, ses gens parlant français et conservant fidèlement la foi catholique."

Le maire avait parlé d'immigration nécessaire. Mais est-il si désirable que nous acceptions pour peupler les jeunes provinces des gens venus de tous les coins de l'Europe? Ne vaudrait-il pas mieux que la province de Québec envoie son surplus de population vers les provinces de l'Ouest plutôt qu'aux Etats-Unis?

Les voyages de la "Survivance française" ont deux buts: Prouver que ceux qui sont allés là-bas, dans l'Ouest, recueillir l'héritage de toute la race, l'héritage de La Vérendrye et des autres, sont restés fidèles à leur mission. La "Survivance" a su affirmer, par des preuves vivantes, que les enfants nés là-bas, parlent français et restent catholiques. Il faut combattre cette légende que les Canadiens français partis de la province de Québec sont perdus pour la race. On est aussi catholiques et français là-bas qu'ici.

Le deuxième but de la "Survivance" c'était d'attirer l'attention de la population de la province de Québec et de ses gouvernants sur la question de l'Ouest. Si les 2,500,000 Canadiens qui sont passés aux Etats-Unis étaient allés s'établir dans l'Ouest, la situation serait bien autre aujourd'hui. Il y aurait là-bas trois autres provinces de Québec. On ne peut nier qu'à une certaine époque un crime national ait été commis.

Ceux qui doivent nécessairement partir de la province de Québec trouveront dans l'Ouest une prospérité et une abondance qu'ils n'auront pas aux Etats-Unis.

M. Denis dit qu'il est allé dans l'Ouest après avoir connu l'usine de la Nouvelle-Angleterre. Il a réussi dans l'Ouest et ceux qu'il a laissés aux Etats-Unis sont restés au même point.

La province de Québec, si sûre qu'elle soit de ses positions, se doit de penser aux groupes franco-canadiens. Elle a actuellement 65 députés fédéraux sur 250. C'est moins qu'autrefois mais c'est encore plus que demain. Ne doit-elle pas penser à secourir les [illegible] qui se battent pour elle? Aux dernières élections 15 députés de l'Ouest, au moins, ont été élus par le vote canadien-français. De toute [illegible] ils doivent nous être sympathiques et ils sont retenus de la meilleure façon par la crainte de l'électeur dans les petits Québec de l'Ouest.

En fortifiant nos positions dans l'Ouest, la vieille province se fortifie.

Dans les plaines de l'Ouest les Franco-Canadiens se sont organisés pour survivre. En marge des ministères de l'éducation, ils ont leurs services de l'éducation et [illegible] tous les frais. Ils [illegible]

leurs seuls deniers, et leurs écoles et leurs églises. Ont-ils-ils qui se tournent pour la province de Québec autant que pour eux-mêmes ont droit de s'attendre que la province de Québec les aide. Ce sont de compatriotes qui souffrent, qui luttent et qui espèrent.

Le banquet du Viger

Le Dr J.-L. Pelletier, d'Edmonton, a remercié la Société Saint-Jean-Baptiste et les autres associations nationales de la réception qu'elles ont faite aux gens de l'Ouest.

M. Roger Goulet

L'autre orateur de la "Survivance" est M. Roger Goulet. Il se demande à quel titre on le fait parler. Est-ce à titre de représentant du journal la Liberté? Non, car le R. P. Plourde, l'administrateur du journal, est à ses côtés. Est-ce à titre de représentant de la Société Saint-Jean-Baptiste du Manitoba ou à titre d'inspecteur d'écoles de la grande province de l'Ouest? Ce serait là un terrain glissant. Non. Il s'accrochera à une autre corde. On l'a comparé, tout à l'heure, à Riel. On a dit qu'il est le seul Métis, ce n'est pas tout à fait vrai, car les Métis, comme les Canadiens français, sont une race féconde et ils sont une quinzaine de mille là-bas, soit un tiers de la population.

M. Goulet est fier de son titre de Métis. Il montre comment les Métis ont quitté peu à peu les plumes et le tomahawk sous l'influence des Pères Oblats. Ils sont surtout français et catholiques et veulent le demeurer.

M. Goulet parle ensuite des besoins de l'Ouest. Il faut encore là-bas des prêtres et des religieuses.

Le gouvernement actuel est bien disposé à leur endroit, de par la loi, ils ont des libertés, mais ils ne sont pas outillés. Le ministère de l'Instruction publique de l'Alberta veut obtenir des instituteurs qualifiés pour les centres français. Il ne peut se procurer ces instituteurs et institutrices en nombre suffisant. La province de Québec pourrait préparer un contingent d'éducateurs bilingues qui ferait beaucoup de bien dans l'Ouest. Malheureusement, des Canadiens de là-bas partent aux Etats-Unis, l'influence de ces instituteurs contribuerait à les garder dans l'Ouest.

En terminant, M. Goulet dit qu'un groupe est en train chez lui d'écrire l'histoire vraie des Métis de l'Ouest. Les manuels scolaires, malheureusement, renferment des faussetés à leur sujet et il espère que tout cela sera rectifié.

Comme avant le dîner on avait chanté "O Canada", M. Trépanier invite les convives à chanter "God Save the King" avant de se séparer.

Parmi les convives

Parmi les convives on remarquait: le maire Médéric Martin, M. Léon Trépanier, leader du conseil; M. V.-O. Zeed, administrateur général de l'Association sportive du National et l'un des organisateurs du banquet avec le lieutenant A. Gravel, du poste No 16; M. L.-X. Ducharme, secrétaire de la "Sauvegarde"; M. Jean Panquin, de la "Sauvegarde"; M. Roméo Beaudet, 2ème vice-président de l'Association Catholique des Voyageurs; Emile Pi[illegible], président de l'Association du Bien-Etre de la Jeunesse; M. Lionel Leroux, président général de l'A. C. J. C.; Clovis Bernier, président général des syndicats catholiques et nationaux; l'échevin Langlois, l'échevin Joseph Mercure; Jules Crépeau, directeur des Services municipaux; H.-R. Thériault, du C.P.R.; Guy Vanier; J.-A. Marion, du service des voyageurs du Canadien National; R.-G. Amyot, du service des voyageurs du Pacifique Canadien; Raoul Cloutier, publiciste français du Pacifique Canadien; Paul-E. Gingras, directeur du voyage de la "Survivance", pour le Pacifique Canadien; Emile Dupont, représentant du service des voyageurs pour le Pacifique Canadien; M. Victor Morin, président de la Société Historique; A. Labelle, de la Compagnie générale transatlantique; Jean Guérin, secrétaire de la Société Saint-Jean-Baptiste; J.-Emile Hébert, assistant-gérant général du service des passagers; M. Claude Melançon, publiciste du Chemin de fer Canadien National; M. J.-A. Julien, président général des conférences de Saint-Vincent de Paul de Montréal; M. H.-L. Auger, de la Saint-Jean-Baptiste.

Voyageurs de la Survivance française

Nous avons donné, la semaine dernière la liste des membres de la Survivance voyageant par le Canadien National, voici maintenant ceux du Pacifique Canadien:

Mme René Lefebvre, Dollard, Sask.; Mme Gagnon, Dollard, Sask.; M. P. Giguère, Cluny, Alta; Mme Napoléon Dion, Ferland, Sask.; la famille J. Roberge, Hutton, Alta; Mme [illegible] Ellier, Moose Jaw, Sask.; Jos. Cyrenne, Ponteix, Sask.; M. et Mme W. Pacome, Ferland, Sask.; M. et Mme Ulric Monette, Meyronne, Sask.; D. Montcalm, Assiniboia, Sask.; A. Dumont, La Flèche, Sask.; W. Bérard, Laflèche, Sask.; Georges Roy, Dollard, Sask.; Mlle C. Côté, Bussano, Alta; M. H. Florent, Assiniboia, Sask.; Alfred Dion, Ferland, Sask.; V. Sainte-Marie, Meyronne, Sask.; Albert Perigny, Laflèche, Sask.; J.-A. Lajoie, Laflèche, Sask.; M. et Mme A. Ray, Haywood, Man.; D. Chouinard, Cantal, Sask.; A. Bertin, Wauchope, Sask.; Art. Jobin, Saint-Claude, Man.; Mlle M. Jobin, Saint-Claude, Man.; M. D. Poirier, Antler, Man.; M. et Mme W. Matte, Estevan, Sask.; M. et Mme J. Thibault, Lestock, Sask.; M. A. Plamont, Storthoaks, Sask.; D. Lemire, Secretan, Sask.; Félix Côté, Milden, Sask.; L. Pilotte, Saint-Malo, Man.; D. Malo, Saint-Malo, Man.; Mme et Mlle Marleau, Pambrun, Sask.; L.-D. Martin, Secretan, Sask.; Mme Carignan, Daysland, Alta; Mme A. Rocheleau, Donatville, Alta; M. R. Rocheleau, Donatville, Alta; Mme E. Grise et enfants, Saint-Denis, Sask.; A. Pelletier et famille, Saint-Denis, Sask.; M. et Mme V. Monette et enfants, Meyronne, Sask.; D.-W. Allan, Régina, Sask.; Mlles A. et U. Masse, Saint-Hippolyte, Sask.; Charles Vermette, Saint-Hippolyte, Sask.; Mlle Jeanne Béliveau, Winnipeg, Man.; A.-E. Toupin, Storthoaks, Sask.; C. Gelly, Winnipeg, Man.; A. Laroche, Winnipeg, Man.; J. Belleau, Winnipeg, Man.; Donat Beaudry, Saskatoon, Sask.; L. Poirier, Battleford, Sask.; M. et Mme W. Duront, Périgord, Sask.; Mme Pelletier, Périgord, Sask.; L. Pelletier, Périgord, Sask.; Geo. Morin, LeRoy, Nord Dakota; A. Nadan, Maple Creek, Sask.; Paul Gingras, Edmonton, Alta; M. et Mme Henri Lacerte, Saint-Boniface, Man.; M. et Mme Raymond Denis, Vonda, Sask.; Charles Marchand, Montréal; R. Père Plourde, Winnipeg, Man.; R. Père Lepage, Edmonton, Alta; Jos. Miller, Edmonton, Alta; L. Bourque, Edmonton, Alta; Jos. Binet, Edmonton, Alta.

Il a souffert pendant trois longues années de la maladie des rognons

Une dame de la Saskatchewan dit ce que les pilules Dodd ont fait pour son mari

Mme P. Romanshyn recommande hautement les pilules Dodd

Portage la Prairie, Man., 26 décembre (Spéciale) — Attestant que son mari fut guéri de la maladie de rognons et du mal de dos par les pilules Dodd, Mme R.-P. Romanshyn les recommande à tous ceux qui souffrent de cette maladie.

"Je trouve que les pilules Dodd ont fait grand bien à mon mari, qui a souffert pendant trois longues années de la maladie de rognons. Il est guéri maintenant. Il consulta plusieurs docteurs mais aucun ne put le guérir. Les pilules Dodd seules ont pu le soulager."

Les pilules Dodd renforcissent les rognons et les mettent en état de remplir leurs fonctions qui consistent à purifier le sang. Le sang pur veut dire bonne santé.

Il n'y a pas de raison de continuer à souffrir quand on peut se procurer de ces pilules chez tous les pharmaciens ou la Dodd's Medicine Co., Toronto.

Noms de stations du chemin de fer, au nord du Pas

Sur les instructions du département des Chemins de fer et Canaux, les stations du chemin de fer de la Baie d'Hudson entre Le Pas et Kettle Rapids seront désormais connues sous des noms distinctifs dont voici quelques-uns (le chiffre devant chaque nom indique la distance en milles à partir du Pas).

8.67 Tremaudan — D'après le fondateur de "Le Pas Herald", J.-H. Trémaudan, ancien avocat de Winnipeg, aujourd'hui à Los Angeles.

34.68 Larose — D'après le Dr Arthur Larose, pendant de nombreuses années médecin des Indiens du district.

70.52 Norris — D'après l'ancien premier ministre du Manitoba.

79.34 Bracken — D'après le premier ministre actuel du Manitoba.

107.44 Ponton — D'après un arpenteur fédéral, qui a exécuté des travaux au Manitoba.

142.15 Médard — D'après Médard des Groseilliers, l'un des premiers explorateurs de la Baie d'Hudson, beau-frère et associé de Radisson.

158.42 Robson — D'après le premier Anglais qui a écrit sur York Factory.

171.33 La Pérouse — D'après l'amiral français qui prit le Fort Prince de Galles en 1782.

ECHOS D'EUROPE

M. Gaston Doumergue parrain du dix-neuvième enfant d'un fermier

Aurillac. — On vient de baptiser, en l'église de la Chapelle-Alagnon, [illegible] le parrain de cet enfant, des époux Déchamps, fermiers. M. Gaston Doumergue, président de la République, avait bien voulu accepter d'être le parrain de cet enfant, qui a reçu le prénom du chef de l'Etat.

Le centenaire des omnibus

Paris. — Si la circulation le permet, il y aura prochainement un défilé, dans les rues de la capitale, à l'occasion du centenaire des omnibus.

L'omnibus a vu le jour le 30 janvier 1828. A l'époque, ces voitures, traînées par trois chevaux, pouvaient transporter trente voyageurs. M. Baudry, créateur de ces nouveaux véhicules, se suicida peu de temps après leur inauguration, devant l'accueil peu favorable des Parisiens, qui craignaient de faire usage de ces voitures, qu'ils considéraient comme une invention dangereuse.

A l'occasion de ce centenaire, il est probable qu'il y aura un défilé d'omnibus modernes de différents modèles. Mais il n'y aura pas d'omnibus à chevaux, le dernier ayant été détruit en 1914.

L'arbre qui dort

Bombay — Le "Bombay Chronicle" signale un phénomène botanique extraordinaire, ignoré jusqu'ici. Dans l'ancien royaume de Mysore (Inde), croît un arbre qui a la propriété de s'incliner dès que vient la nuit. Vers minuit, il est couché sur le sol. A partir de une heure du matin, il commence à se redresser, et, au lever du soleil, le tronc a repris sa position verticale.

La Riviera couverte de neige

Paris — La Riviera n'est plus une terre de perpétuel été. Plusieurs pouces de neige sont tombés à Nice, à Cannes et à Monte-Carlo. La Riviera, jalouse de sa réputation de pays de soleil perpétuel, a tenté de cacher le fait, mais les nouvelles l'ont fait connaître.

Toute la France est aux prises avec le froid. Dans certains endroits on dit qu'on n'a pas eu pareil temps depuis quinze ans.

A Paris, le thermomètre a varié autour de 10 degrés au-dessus de zéro. Les Français acceptent le froid philosophiquement, en se disant que c'est excellent pour la santé.

Casablanca ne s'appellera pas "Lyauteyville"

Paris — L'Institut colonial français avait émis le voeu que le nom de Lyauteyville fût donné à Casablanca. L'amiral Lacaze, qui présidait cette séance, a reçu du maréchal Lyautey une lettre dans laquelle l'ancien résident général du Maroc se déclare touché de la pensée qui a inspiré ce voeu, mais demande qu'il n'y soit pas donné suite.

Les autos américains en Allemagne

Berlin — Le Reichstag a sonné le glas de l'industrie américaine de l'automobile en Allemagne, alors qu'il a passé en deuxième et troisième lecture un bill à l'effet de mettre les parties d'automobiles sur le même pied que les machines finies. Autrefois les Américains importaient les parties d'autos à tarif réduit et les assemblaient dans des usines qu'ils avaient en Allemagne. Ils ne pourront plus en agir ainsi à l'avenir. La nouvelle loi prendra effet le 15 janvier prochain.

Les inondations en Algérie auraient fait plus de 2,000 victimes

Marseille — M. Viollette, décrivant les inondations d'Algérie, a dit notamment:

"Le désastre s'étend sur une superficie d'environ 2,500 kilomètres carrés. Tout est complètement ravagé, les maisons démolies.

"Les victimes européennes, d'après les derniers renseignements que j'ai pu me procurer, se chiffrent à 250. Pour les indigènes, le nombre est plus difficile à évaluer. A mon avis il ne serait pas inférieur à 2,000 et même 2,500.

"Je me base, en premier lieu, sur les chiffres déjà connus. Ensuite, il faut tenir compte de l'immense superficie ravagée par les inondations. Des familles indigènes entières ont été surprises dans les douars isolés. Elles ont péri [illegible] porter secours. Les communications par voie de terre sont coupées, ce qui rend difficile le ravitaillement des populations sinistrées."

La manufacture d'allumettes Eddy est vendue

Ottawa — La manufacture d'allumettes Eddy, dont l'hon. R.-B. Bennett, chef conservateur, est un des actionnaires les plus considérables, passe aux mains d'une nouvelle compagnie anglaise. Le président de cette compagnie est George Paton, de Londres, Angleterre, président et directeur-gérant de la grande manufacture d'allumettes Bryant & May.

La brasserie Pélissier vendue pour $750,000

La brasserie Pélissier, de Winnipeg, a été vendue pour la somme de près de $750,000. M. C.-P. Pélissier, ancien propriétaire, conserve une partie des parts de la compagnie et remplira les fonctions de président de la nouvelle compagnie.

Devinette

— Qui est-ce qui entre dans l'Eglise la tête en bas?
— Les clous des souliers.

VOLUME XV. — WINNIPEG, MAN., MERCREDI 28 DECEMBRE 1927 — NUMERO 30

Chose admirable: la religion chrétienne qui ne semble avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie fait encore notre bonheur dans celle-ci.

MONTESQUIEU (Esprit des lois).

LA LIBERTÉ

Si la démocratie signifie quelque chose, ce n'est certainement pas le droit pour la majorité de détruire le faible.

HON. J.-M. UHRICH.

RÉFLEXIONS DE FIN D'ANNÉE

Une fin d'année ressemble un peu à un sommet d'où le voyageur aperçoit mieux l'horizon et découvre, dans une vision harmonieuse, l'étape chaotique qu'il vient de franchir. Comme le regard de ce voyageur, notre esprit retourne instinctivement en arrière, ces jours-ci, pour revoir la route parcourue, établir le bilan des joies, des épreuves, des succès, des mécomptes qui ont été notre lot providentiel pendant les douze derniers mois. Heureux si l'expérience acquise nous anime d'un nouveau courage et nous aide à orienter plus fructueusement l'avenir!

Ce coup d'oeil rétrospectif appliqué à notre vie française manitobaine — d'une façon forcément hâtive et superficielle — nous a paru plein de réconfort.

La vie paroissiale, dont nous retrouvons l'écho dans les correspondances de notre journal, garde chez nous toute sa vigueur et tout son entrain. Les carillons de baptême y sonnent joyeusement et les belles fêtes religieuses, les bazars, les soirées récréatives — grâce à la traditionnelle activité féminine — y maintiennent un louable amour du clocher et alimentent les oeuvres nécessaires. Si l'on déplore, en certains endroits, quelques mariages mixtes, et ailleurs ce qu'on a appelé plaisamment le *"sauve-qui-peut des mariables"*, presque partout, au contraire, les jeunes foyers français se multiplient et assurent la revanche des berceaux. Saluons enfin, dans quelques paroisses plus spécialement favorisées, la valeureuse A. C. J. C. qui, de simples *"bons garçons"* fait des citoyens conscients de leur devoir religieux, social et patriotique et nous prépare l'élite rurale dont nous avons un si urgent besoin.

* * *

Ces promesses d'avenir, nous les retrouvons à l'école. L'étude du français y est de mieux en mieux comprise et appréciée. Un voyageur de la *Liaison française* ne pouvait-il pas écrire, à son retour dans l'Est: *"Le Manitoba, qui est la province où le français est le plus ostracisé, est celle où pratiquement il y en a le plus"*? Le zèle du visiteur des écoles, l'émulation provoquée par les concours de l'*Association d'Education*, par ceux mêmes de notre *Coin des Enfants*, les congrès régionaux où nos institutrices retrempent leurs énergies patriotiques, la *Ligue des Institutrices* qui hausse leur idéal concourent à créer cette heureuse situation. Certes, il y a encore marge à progrès, mais les résultats acquis méritent qu'on les signale.

Nous avons vu, cette année, cette oeuvre modeste mais combien méritoire de nos institutrices briller soudain d'un vif éclat et rayonner au loin, grâce au succès de l'une de nos jeunes élèves. Ce succès nous a valu, dans les milieux anglais de fort précieux témoignages de sympathie. Les mêmes sentiments se sont manifestés à l'occasion de la tournée de M. Bourassa et ils trouvent leur plein épanouissement dans les élégants dîners-causeries et les soirées de l'*Alliance française*, où les deux races fraternisent dans le culte commun de notre langue.

* * *

Entre nos groupes français de l'Est et de l'Ouest, rapprochement plus compréhensif et solidarité plus consciente: résultat tangible des voyages de l'Université de Montréal, de la *Liaison française* et de la *Survivance*.

Evoquerons-nous les fêtes de la Confédération, qui nous ont permis de rappeler la gloire des découvreurs de l'Ouest et l'injustice dont souffrent leurs descendants? Mentionnerons-nous le travail obscur mais persévérant de l'*Association d'Education*, les activités de l'Union Canadienne, le régal artistique des séances collégiales?

Somme toute, bonne année dans presque tous les domaines de notre vie nationale.

Mais il est un point où notre patriotisme flanche pitoyablement et où nous subissons d'humiliants échecs: c'est dans notre participation aux diverses charges publiques, municipales, scolaires et autres. N'est-ce pas une mentalité étrange qui nous fait revendiquer avec indignation les droits qu'on nous enlève pour abdiquer sans fierté ceux que nous détenons? Faut-il donc donner à ceux qui nous entourent et aux compatriotes qui viennent nous visiter, à tous ceux qui de loin s'intéressent à nous, l'impression que nous sommes une population d'ignorants incapable d'administrer ses propres affaires? Un peu plus de fierté nationale: que ce soit l'une de nos résolutions pour la nouvelle année! Ajoutons-y un désir sincère, efficace d'enrichir notre culture intellectuelle, et 1928 marquera une étape heureuse pour la vie française au Manitoba.

Donatien FREMONT.

CHRONIQUE GREGORIENNE

Petites notes

— Qui signe Gregorius?... Son âge et son autorité?

— Peu importe la personnalité de Gregorius. Je dois me demander avant tout quelles sont les autorités sur lesquelles il s'appuie. Je dois être logique. L'autorité de Gregorius est celle des autorités qu'il cite, ni plus ni moins.

Musica Sacra de Milan, Guy de Lioncourt, l'abbé Turcotte, Dom Chauvin, la "Revue pratique de Liturgie et de Musique Sacrée", L.-A. Muzette, de l'"Action Catholique", la "Petite Maîtrise", la "Revue Sainte-Cécile", la "Revue grégorienne" l'abbé Chaminade... et surtout les règlements de la S. Congrégation des Rites et le "Motu Proprio" de Pie X (qui les a codifiées), sont des autorités qui ne sont pas à dédaigner. Que vous en semble, chers lecteurs?

* * *

— Vous oubliez que le citateur peut n'être pas fidèle?

— Si vous doutez, allez aux sources, lisez, informez-vous... Gregorius ne demande pas mieux, afin d'être débarrassé de sa tâche au plus tôt.

* * *

Gregorius semble trop viser des personnes en particulier.

Encore une fois, Gregorius ne fait que citer textuellement ou dans leur essence les affirmations d'autorités compétentes.

Si le bonnet ne fait pas, on ne le prend pas; s'il fait, je le prends sans mot dire... et même avec joie — il ar[illegible] au Manitoba dans le temps des fêtes.

Les autorités citées par Gregorius méritent obéissance et respect. Il ne faut pas que je prenne la mouche trop vite.

Gregorius ne ménage pas ses doses; heureusement ce n'est pas mortel comme la strychnine.

GREGORIUS.

La prétendue difficulté du chant

On s'excuse, et sans fondement sérieux, de ne pas aborder le grégorien parce que trop difficile.

L'excuse n'est pas valable. Deux difficultés existent dans la musique profane qu'on ne rencontre guère dans le grégorien: intonations et rythme.

Les intervalles difficiles ou les rythmes compliqués, embarrassants pour le chanteur incompétent ou peu "ferré". Rien de tel en grégorien, les intervalles y sont des plus naturels et le rythme des plus simples: des groupes de deux notes alternant avec des notes tenues. Deux signes nouveaux: le quilisma et la double note en trait sont à apprendre, ce n'est pas la "mer à boire".

Reste à bien lire le latin, ce qui se fait aisément en observant soigneusement l'accentuation, en donnant à la syllabe accentuée toujours indiquée, et qui n'est jamais la dernière du mot, un léger élan (non pas un appui prolongé) en dégageant bien les consonnes finales, v.g., "add dexteram" et non "a dexteram"... et en chantant à voix plutôt modérée (sans trop d'éclat, mais sans étouffer les sons) en adoucissant les finales des phrases ou membres de phrases musicales, sans les éteindre exagérément.

En résumé, ce n'est pas la difficulté réelle qui empêche qu'on s'adonne à l'étude du grégorien (très avantageuse au développement vocal), c'est la peur d'un léger effort, l'absence de bonne volonté, le manque d'obéissance aux directions de l'Eglise, et surtout l'attachement à la routine renforcée de préjugés qu'on ne veut pas dissiper en s'éclairant.

Comme en tout répertoire, il y a dans les mélodies grégoriennes des degrés de facilité et de difficulté. Les graduels et les Alleluias, pièces très ornées et développées, doivent n'être confiées qu'à quelques voix, légères et plus souples de ténors ou de sopranos. De même aussi, à l'ordinaire les Offertoires. Quant aux autres pièces (Introït, Communion, antiennes), elles sont à la portée de tout chantre un peu cultivé.

Participant de la vocalise, le grégorien n'exige pas de grand déploiement vocal; il se chante à voix modérée, sans effort, et, de ce chef, il constitue un excellent entraînement pour ceux qui s'y adonnent.

L.-A. MUZETTE.

(L'"Action Catholique")

UNE OEUVRE PEDAGOGIQUE

J. Ad. Sabourin, D.D., curé, Saint-Pierre-Jolys, Man., Etudes et conférences, 2 volumes

Il y a longtemps qu'elle mérite une étude dans l'"Action française". Peut-être n'est-il pas trop tard pour remercier et féliciter de son labeur et de ses services à sa race, à son pays, à son Eglise, un bon ouvrier.

M. l'abbé Joseph-Adonias Sabourin est un apôtre. Il a passé plusieurs années de son sacerdoce au rite ruthène pour ne pas laisser sans secours religieux ces peuplades qui tiennent tant à leur culte. Quand elles eurent des pasteurs de leur race et de leur langue, il est revenu au rite latin. Son archevêque lui a confié plusieurs postes d'honneur et de combat: il les a tous occupés avec tact et dévouement. Homme de doctrine et d'action, il n'a jamais manqué de revendiquer les droits de l'Eglise et de sa patrie par la parole, par la plume, par l'action. Directeur du petit Séminaire, chancelier et visiteur d'écoles, puis curé de Saint-Pierre-Jolys, Man., il s'est rendu compte que l'avenir est à celui qui s'empare de l'enfance et de la jeunesse. Aussi bien il a multiplié les tracts, les brochures, les discours qui forment aujourd'hui deux volumes d'études et de conférences pour la défense de l'école, pour le maintien des plus saines doctrines de l'Eglise, pour la conservation de l'âme catholique et française. Les hommes de chez nous doivent lire ces livres avec attention pour se rendre compte des luttes, des défaites et des victoires du passé, pour mieux comprendre les besoins des temps présents, pour mieux assurer l'avenir. On se rappelle la triste spoliation des droits scolaires des parents dans la plupart des provinces du Canada. Ce drame de l'Ouest a arraché des cris de douleur et d'éloquentes protestations au grand blessé de Saint-Boniface. Chancelier du grand évêque qui a recueilli avec tant de noblesse la succession tronquée de Mgr Adélard Langevin, M. l'abbé Sabourin, en face de la persécution scolaire au Manitoba, entendit au fond de son âme la parole de l'Ecclésiaste: "Combats pour la justice comme pour le salut de ta vie, combats pour la justice jusqu'à la mort et Dieu te donnera la victoire sur tes ennemis." Dans des conférences remarquables, publiées ensuite en tracts solides et pondérés, M. l'abbé Sabourin rappelle les principes favoris de la révolution qui proclament l'omnipotence de l'Etat: "C'est de l'Etat que relève l'éducation de l'enfance et de la jeunesse. C'est à lui qu'il appartient de former la jeune génération, qu'il s'agisse d'enfants de laboureurs ou de commerçants, d'ouvriers ou d'hommes de profession, de catholiques ou de protestants, à lui, de se charger du soin de former les maîtres et maîtresses, de rédiger les programmes scolaires, de faire le choix des livres de classe et des bibliothèques dans les écoles primaires et supérieures." Devant cet absolutisme digne des pires tyrannies, l'homme en possession de la vérité intégrale ne peut garder le silence. Aussi bien avec quelle maîtrise M. l'abbé Sabourin expose le rôle des trois grandes puissances qui concourent à la culture de l'homme: les parents l'Eglise et l'Etat. Il assigne à chacun son rôle. A tout seigneur, tout honneur. Il commence par les parents qui donnent l'existence à leurs enfants et qui doivent aussi leur donner ce qui est nécessaire pour leur permettre d'atteindre le développement complet de leurs facultés physiques, intellectuelles et morales. C'est l'oeuvre éducationnelle de l'enfant, "formation jusqu'à plein épanouissement des forces dont le Créateur a déposé en lui le germe"; et c'est aux parents qu'appartient d'une façon inaliénable le droit et le devoir de l'éduquer. L'Eglise a toujours prêché cette doctrine. Léon XIII nous la rappelle quand il écrit en 1897 aux évêques du Canada: "Les catholiques doivent, avant tout, faire en sorte que dans l'enseignement de la jeunesse on respecte les droits des parents. C'est à eux qu'il appartient de voir dans quelles institutions sont élevés les enfants, quels maîtres sont appelés à leur donner les préceptes de morale, c'est un droit inhérent à la puissance paternelle".

Tout en reconnaissant les droits des parents et au besoin tout en les défendant, l'Eglise sait encore revendiquer les siens pour donner à l'âme des baptisés, qui deviennent ses enfants, la formation morale et religieuse dont ils ne sauraient se passer dans les écoles. Aussi bien, demande-t-elle par la bouche de Léon XIII, "que toutes les branches soient pénétrées et dominées par la religion et que celle-ci, par sa majesté et par sa force onctueuse, laisse dans l'âme des jeunes les plus salutaires impressions". Elle revendique, par la bouche du même pontife, "le droit de juger tout ce qui regarde la méthode l'enseignement religieux, la probité et la science des maîtres, le choix des livres; et d'établir certaines règles et de déterminer certains moyens".

Que l'Etat ait des droits et des devoirs en matière éducationnelle, M. l'abbé Sabourin nous le démontre avec la même solidité et la même pondération. Mais autre chose est d'avoir des droits et autre chose est de tout accaparer et de réclamer un monopole odieux en niant les droits des parents et de l'Eglise. C'est pourtant l'ambition de tant de compatriotes, partisans déclarés de l'étatisme moderne, qui croient sacrée la formule: "Tout par l'état et pour l'état".

Mais les pages les plus prenantes de ces brochures, ce sont celles qui démontrent la violation des principes dans l'école au Manitoba. "L'injustice, dit M. Sabourin, règne dans nos écoles, parce que l'Acte qui est destiné à les régir et les programmes d'études qui en sont l'application concrète la plus importante, violent les droits de Dieu, les droits des parents, les droits de l'Eglise et les droits de la Constitution".

* * *

De la doctrine on passe à l'action. L'Association d'Education des Canadiens français du Manitoba se dresse pour produire l'union des esprits et des coeurs dans l'action. Il faut cette union pour faire triompher la cause du droit en notre pays. En face des lois scolaires injustes, il faut que la fierté des nôtres s'exalte et continue de lutter avec une sainte ardeur jusqu'à ce que le drapeau de la justice — qui vient de triompher en Ontario par l'abolition du Règlement XVII — porte dans ses plis la victoire décisive dans toutes les autres provinces du Dominion. Mais il ne suffit pas de rappeler les principes généraux qui sont à la base de nos revendications légitimes; il faut pénétrer dans le système scolaire et faire disparaître les principaux inconvénients d'une législation trouvée par Léon XIII "défectueuse, imparfaite, insuffisante". Funeste est la tendance qui veut séparer de la religion l'enseignement de la morale. Elle existe là-bas, dit M. Sabourin, et il le prouve par l'étude comparée de l'Acte scolaire du Manitoba et du programme officiel des écoles publiques de sa province. Mais une morale sans religion, c'est une morale indépendante. Indépendante de qui? De Dieu? Sans le savoir, on est tristement tombé d'accord avec cet homme d'Etat, organisateur là-bas des écoles sans Dieu, qui disait: "Rien ne sera changé dans l'enseignement de la morale; il n'y aura que Dieu en moins". Mais sans Dieu, il n'y a ni devoir moral, ni devoir vraiment obligatoire. Nous arrivons à l'absurdité d'une loi sans législateur, et d'une conscience qui nous écrase sous un joug aveugle.

Aussi bien l'utilitarisme, le rationalisme, le positivisme ne sont nullement des doctrines admissibles comme point de départ de la morale. Sous une forme ou sous une autre ces doctrines mettent Dieu de côté; elles ne tiennent aucun compte de la Révélation. Les chrétiens de toute nuance sentent la faiblesse d'un tel système d'éducation et ils doivent tous se liguer pour garder l'école confessionnelle. "Tout système d'éducation, dit de Maistre, qui ne repose pas sur la religion, tombera en un clin d'oeil ou ne versera que des poisons dans l'Etat, la religion étant l'aromate qui empêche la science de se corrompre".

Abbé Philippe PERRIER.

L'"Action Française".

(A suivre)

CE QUE DISENT LES JOURNAUX

Sur le "Voyage de la Survivance"

Le Devoir (Omer Héroux):

Nous avons dès samedi — pour que nos voeux puissent les atteindre en cours de route — adressé aux Franco-Canadiens de l'Ouest nos cordiales salutations.

On nous permettra de revenir brièvement aujourd'hui sur leur Voyage. Il tend, comme les excursions de l'Est à l'Ouest, à entrer dans nos moeurs, à prendre figure de chose habituelle et familière. Il ne faudrait point que l'accoutumance nous en fît méconnaître la haute importance.

L'un des plus grands ennemis de notre pays, c'est sûrement la distance. Les diverses régions du Canada ont des intérêts qui diffèrent: c'est l'aventure courante de tous les peuples, et c'est un problème devant lequel ont à pâlir tous les chefs de gouvernement. Mais chez nous cette inévitable divergence s'aggrave d'une double complication. D'une part, le pays est peuplé de races différentes; de l'autre, il est tellement vaste que les groupes épars de l'Atlantique au Pacifique ne peuvent avoir que d'assez rares communications. D'où possibilité nouvelle de graves malentendus. Et le régime électoral qui excite les candidats à fouetter les passions, les appétits et les intérêts locaux n'est pas de nature à diminuer le danger de ces malentendus.

Les voyages périodiques qui portent de l'Est à l'Ouest et de l'Ouest à l'Est des centaines de personnes tendent à atténuer les inconvénients du facteur distance. Ils font connaître aux voyageurs, non seulement la valeur et les besoins des autres régions du pays, mais la façon dont les gens de chaque région envisagent les problèmes nationaux. Ils facilitent les accords nécessaires.

Que les Franco-Canadiens aient été les grands artisans de pareilles excursions, cela était dans la logique des choses. Ils n'ont pas d'autre patrie que le Canada; ils ont ici, dans l'ordre humain, leurs attaches maîtresses. Les Anglo-Canadiens de l'Ouest se paient, s'ils le peuvent, un voyage en Angleterre, et c'est tout naturel; les Franco-Canadiens ne songent qu'à revenir dans la province de Québec.

Ils suivent la pente de leur coeur. C'est ici que sont leurs parents plus ou moins éloignés; c'est ici qu'ont leur source la plupart des souvenirs qui les émeuvent encore. Mais, en suivant cette pente intime, ils servent aussi les meilleurs et les plus clairs intérêts de la patrie commune.

* * *

Ces Voyages sont heureux pour le Canada tout entier. Qu'ils servent en même temps à resserrer les liens qui unissent les divers groupes franco-canadiens, qui s'en pourrait offusquer?

Les Franco-Canadiens ne songent à prendre la place de personne. Dans la province où ils constituent la très grande majorité de la population, ils ont établi un régime scolaire qui a fait dire à des représentants de la minorité anglo-protestante que jamais minorité sous le soleil n'avait été traitée avec une pareille générosité. Dans la province où ils sont en minorité, ils ne réclament que le droit de se développer librement du point de vue religieux et linguistique.

Sur ce dernier point, il se trouve encore, paraît-il, quelques bonnes gens pour soutenir que, dans l'Ontario, par exemple, ils ne veulent point apprendre l'anglais, langue de la majorité. Pour tous ceux qui ont quelque peu coudoyé les Franco-Ontariens, cela est proprement fantastique.

Dans la ville d'Ottawa, les écoles fréquentées par les petits enfants canadiens-français ont été pendant quinze ans conduites en violation ouverte du Règlement XVII. Cela a valu à la Commission scolaire, dirigée par des Canadiens français, les pires ennuis. Mais, pendant ces mêmes quinze années, la Commission suivant ses méthodes, a continué de faire enseigner l'anglais aux petits Canadiens français, de le faire enseigner avec des résultats dont tous les experts ont proclamé la valeur. S'il fût une heure où l'on eût dû être tenté de réagir contre l'anglais, c'était bien celle-là! Mais la Commission et les parents, ici comme dans l'ensemble de leur lutte, ont mis au premier plan l'intérêt des enfants... et le bon sens. Ils savaient que dans le milieu où ces enfants sont appelés à vivre, la connaissance de l'anglaise serait utile aux enfants: ils la leur ont donnée, en même temps qu'ils s'efforçaient de maintenir chez eux toutes les vertus traditionnelles de leur race, la foi et la langue de leurs aïeux. — Détail à noter en passant et qui témoigne du scrupuleux respect de la même Commission pour la volonté des parents de langue anglaise: les enfants de ceux-ci fréquentent des écoles distinctes, et, leurs parents le voulant ainsi, on n'enseigne pas dans ces écoles un mot de français. Il est très probable que les commissaires canadiens-français ne comprennent guère que l'on ne veuille point faire apprendre un peu de français à des enfants élevés dans la capitale d'un pays où le français est langue officielle, dans une ville où des milliers de citoyens sont de langue française et qui est située en bordure d'un bloc de plus de deux millions d'hommes de race française; mais ils laissent les parents régler à leur goût cette question.

Le cas de Green Valley est non moins probant. Là, pour assurer leur liberté d'apprendre convenablement le français, les enfants canadiens-français ont dû un jour se réfugier dans un hangar à grain. J'ai assisté au premier examen tenu dans cette pauvre et glorieuse école libre: cet examen était bilingue.

Non! les parents canadiens-français ne veulent point qu'on dénationalise leurs enfants; mais ils prennent aussi les moyens de les préparer à "se débattre", suivant la formule populaire, dans le milieu qui sera vraisemblablement le leur.

* * *

La première visite des voyageurs de la "Survivance" sera, cette année comme les années précédentes, à la Basilique. Plus tard, comme les années précédentes encore, ils iront à l'Oratoire Saint-Joseph.

Ainsi s'affirme, en accord avec une tradition séculaire, la pieuse fidélité des Franco-Canadiens à la vieille, à la maternelle Eglise qui a veillé sur les berceaux, qui garde leur indéfectible amour...

L'oeuvre de la nouvelle Alliance Française

Manitoba Free Press (Winnipeg):

Un très vif intérêt s'attache à la récente organisation, à Winnipeg, de l'Alliance Française du Manitoba. Deux cent cinq membres se sont inscrits en deux mois, ce qui indique que l'organisation répond à un réel besoin. La société poursuivant un but exclusivement de culture, il ne peut y avoir divergence d'opinion quant à son à propos et son utilité.

La fondation de l'Alliance coïncide avec une modification de l'attitude du public qui se prononce en faveur d'une culture intellectuelle plus étendue. On peut fournir plusieurs raisons à ce changement d'attitude. La guerre a rappelé à tous les esprits la splendeur extraordinaire de l'histoire et de la mentalité de la France. Elle a aussi placé devant les esprits de tous les Canadiens la nécessité de la bonne entente et de la coopération entre les deux principales races du pays. Pour ces raisons, entre autres, il est plus aisé que jamais de maintenir une Alliance Française dans une ville comme Winnipeg. La première Alliance Française eut un succès considérable pendant les trois ou quatre années de son existence, mais il était beaucoup plus difficile de la faire fonctionner alors qu'aujourd'hui. La nouvelle Alliance peut compter sur un support beaucoup plus large et dispose de ressources beaucoup plus grandes.

* * *

Winnipeg est tout spécialement en position d'avoir une organisation intellectuelle de ce genre. La ville compte un nombre considérable d'hommes et de femmes de langue française capables et cultivés. Ce nombre est encore accru par une certaine proportion de Suisses et de Belges qui sont essentiellement français de langue et de mentalité. Et à Saint-Boniface, nous avons une véritable capitale provinciale de culture canadienne-française, une capitale qui compte un bon nombre de citoyens de langue française de talent et de culture.

En outre, il y a parmi nos concitoyens de langue anglaise un nombre rapidement croissant qui désire apprendre le français et qui s'en sert déjà avec beaucoup de compétence. Le nombre de professeurs de français qui ne se contentent plus d'un contact purement livresque avec cette langue mais désirent vraiment la "posséder", augmente constamment. Beaucoup de ces professeurs, et d'autres parmi nos jeunes gens, ont voyagé en France ces dernières années. L'Université contient un groupe de plus en plus nombreux d'étudiants que le français n'intéresse pas seulement comme pur sujet d'examen, mais qui désirent le maîtriser d'une manière pratique et utilisable.

* * *

Un coup d'oeil sur le programme de l'Alliance Française pendant ses deux mois de fonctionnement montre l'utilité de l'organisation, du point de vue de ceux qui veulent venir en contact pratique avec le français. La société a tenu deux banquets, auxquels des allocutions ont été prononcées par le professeur Osborne, le président, par le professeur de la Lande et par M. Louis-Philippe Gagnon sur les deux charmants livres du juge Rivard. A l'Université, des causeries ont été données par trois membres du personnel français sur leurs expériences comme étudiants en France, par M. Bourassa sur les relations anglo-françaises au Canada, et par M. Catin, le consul suisse, sur la Suisse. Il y a quelques jours, le Cercle Molière, sous les auspices de l'Alliance, a donné une charmante représentation du premier acte de la délicieuse fantaisie de Rostand, les "Romanesques", jouée en grande partie par des acteurs de langue anglaise.

Ceci représente un apport intellectuel assez considérable pour une brève période de deux mois. Ajoutons que la formation de la société permettra de recevoir et d'entendre sous ses auspices les Français et les Canadiens français distingués de l'Est qui auront l'occasion de visiter Winnipeg. Le secrétaire de l'Alliance est M. Donatien Frémont, directeur de la Liberté.

La vraie noblesse du coeur est tout entière dans la bonté. Il faut apprendre à aimer, apprendre à être bon, et cela dès sa jeunesse. — Nietzsche.

Mr LE COMTE JACQUES DE LESSEPS

A Gaspé — Souvenirs personnels — Vers l'avenir

La terre de Gaspé vient de s'ouvrir pour recevoir et garder le corps de l'aviateur comte Jacques de Lesseps. Il y avait longtemps que la Gaspésie avait pris son coeur et son travail: c'est sur un désir formel de l'illustre défunt, exprimé dans une minute de pressentiment, qu'elle possède à jamais ses cendres avec son souvenir.

M. de Lesseps était une personnalité, un personnage, un de ces Français qui font honneur à la France et à l'humanité. Il regrettait, avec une belle modestie, de ne pouvoir rien ajouter à la gloire que son père avait donnée à son nom. Et cela lui servait d'aiguillon dans sa brillante carrière d'aviateur et dans ses exploits de guerre, qui lui valurent de précieuses décorations.

D'autres diront sa bravoure, son génie de mécanicien, ses qualités les plus éclatantes aux yeux des hommes. Qu'on me permette de faire connaître à nos gens, en guise d'hommage à sa mémoire, l'impression profonde ressentie au hasard de quelques rencontres à Gaspé, en août dernier. Deux longues conversations surtout me frappèrent, à certains jours où il voulut bien s'attarder à l'Ecole Normale, où se retiraient ses fillettes.

Dans le merveilleux décor du bassin de Gaspé, à un mille plus haut que le resserrement où se trouvent les humbles quais, de ce qui devrait être un immense port de mer, les hangars de la compagnie aérienne française occupent un vaste espace au bord de l'eau. A toute heure du jour, le ronflement des avions en partance ou en arrivage excitaient la curiosité toujours nouvelle de ceux qui logeaient sur les hauteurs. Les élégantes machines s'élevaient de l'eau, prenaient leur essor, puis leur direction vers Cloridorme ou vers le Barachois, selon qu'elle devaient photographier le nord ou le sud du plateau gaspésien. Les vrombissements du retour, une fois accompli le travail de la journée, faisaient penser au murmure des abeilles qui reviennent à la ruche, la moisson faite; les hydravions ressemblaient à des mouches alourdies par le butin quand ils glissaient du ciel bleu pour se poser délicatement sur l'eau, qui giclait: "C'est comme si nous arrivions sur le marbre, disait M. de Lesseps, l'eau ne cède pas, il faut la fendre."

Les deux fils de Lesseps employaient leurs vacances au hangar, avec leur père, faisant connaissance avec les machines et préparant sans doute leur avenir. Les deux fillettes, d'une vivacité toute française, y mettaient aussi leurs rires, tous les jours où la pluie ne les empêchait pas de descendre la longue côte de l'Ecole normale. L'on préparait un pique-nique pour le retour du père, et à la tombée du soleil, on allait ensemble banqueter dans l'herbe, sous les arbres, au bord de l'eau. C'était l'heure exquise de la si aimante famille française. Parfois M. de Lesseps venait reconduire chez les Ursulines ses charmantes petites Kiki et Betty, qui ne voulaient plus se détacher de lui, qui lui sautaient sur les genoux et sur les épaules, en un fourmillement de caresses dont les petites Canadiennes n'auraient pas l'idée. M. de Lesseps n'en continuait pas moins sérieusement la causerie, coupée seulement d'un sourire ou d'un mouvement de légitime défense!

Un jour qu'un nouvel aéroplane lui était arrivé par le train et qu'il s'agissait d'en garantir le mécanisme aux hommes qui travaillaient sous ses ordres, M. de Lesseps y vola lui-même d'abord, puis il fit monter avec lui ses quatre enfants pour un bon tour. Quand l'on revint de la randonnée familiale, la machine était signée, chacun était sûr d'elle: le père n'aurait pas risqué ses enfants à la mort.

M. de Lesseps était un prudent, un vrai brave, celui qui se sert de sa tête et ne se soucie pas de faire parler les gazettes. Il disait lui-même que sa police d'assurance d'aviateur était fixée au taux le plus bas, vu qu'il avait de l'expérience, qu'il ne faisait pas de virages serrés, pas d'acrobatie, pas de boucles, seulement du travail sérieux. Il photographiait la Gaspésie à 14,000 pieds de hauteur, en vue de dresser une carte nouvelle. De là-haut, il apercevait l'autre côté de l'île d'Anticosti, ce qui lui faisait ensuite trouver un peu réduit le merveilleux paysage de Gaspé, royal tout de même! Le difficile du travail était de trouver les points de repère, taches quelconques, où l'on avait cessé de photographier, la veille: c'était la forêt partout.

Il voyait moins de danger en l'air que sur la terre en auto: les collisions y sont bien moins possibles que sur un chemin de quinze pieds de largeur!

Nul ne décrira l'accident qui prit sa vie: peut-être, à 14,000 pieds, un vent irrésistible, puis la descente dans la brume, et la chute trop raide sur l'eau, ou sur des bancs de roc inaperçus?...

M. de Lesseps était un excellent catholique. Tous les dimanches il allait avec ses hommes, presque tous des Français, à la messe de huit heures à la cathédrale de Gaspé. Les machines ne travaillaient pas. Une fois, à l'heure de la grand'messe, un des pilotes était sorti: M. de Lesseps alla en personne fournir des explications à Mgr Ross, avec qui, d'ailleurs, il aimait à aller causer d'histoire et de Gaspésie.

Il se proposait d'envoyer ses fils terminer leurs études, non à Paris, mais au collège ecclésiastique de Normandie où il s'était lui-même préparé à la vie. Les gens de Gaspé rencontraient avec respect ce beau grand Français, mince, grisonnant, bronzé, toujours nu-tête, causant le plus simplement du monde avec ses enfants ou avec ses hommes, et d'une affabilité parfaite si bien de son pays.

La province de Québec lui devra de se connaître un peu mieux, en connaissant enfin cet immense intérieur de la Gaspésie, réservoir de cent paroisses possibles, dès que le Canadien National y aura construit les 145 milles de voie, d'Amqui à Gaspé, sur le plateau fertile.

Avant les travaux de M. de Lesseps, en mai 1921, le docteur Coleman, M.A., président de la Société Royale du Canada, louait les beautés de la Gaspésie et déplorait l'ignorance où nous en sommes:

"L'on s'attendrait naturellement à ce que Gaspé fût une des parties les mieux connues du Canada, parfaitement explorée, détaillée sur la carte et facile à visiter. En réalité, la Gaspésie intérieure est la partie la moins connue du Canada-sud, et elle demeure une sauvagerie sans route, habitée des seules bêtes fauves. Celui qui voudrait traverser la presqu'île du nord au sud devrait charger ses épaules d'un havresac et peiner à travers les bois épais et les montagnes sauvages avant de retrouver la civilisation. Présentement, nul n'entreprend le voyage, excepté quelques partis d'arpenteurs ou de savants, à des années d'intervalles.

"Si l'on demande une carte de Gaspé, à Ottawa ou à Québec, on reçoit deux larges feuilles qui, une fois assemblées, montrent sa bordure en pince de homard, avec un encerclement de routes et d'habitations, et même un chemin de fer au sud, mais le tout accroché au bord de la mer. Quelques routes de chantiers pénètrent un peu vers l'intérieur; l'une part du sud et va jusqu'au centre (aux mines "Federal"); mais au coeur de la région l'on n'aperçoit que quelques dessins de frontières, de lacs et de vagues rivières. L'explorateur qui y arrive découvre que ces lacs et rivières sont placés incorrectement et dessinés tout de travers..."

C'est pour remédier à cette pauvreté, c'est pour connaître au juste ce que renferme de forêts, de montagnes, de plaines, de lacs et de rivières cette vaste région que l'hon. M. Mercier a utilisé la science de M. de Lesseps, au grand déplaisir de certains Orangistes, bien moins chatouilleux quand il s'agit des Américains. Les photographies, prises méthodiquement, serviront maintenant à dessiner une carte fidèle et précise. Nul doute que l'on fera tout de suite la séparation du domaine forestier des terres colonisables, que l'on poussera vigoureusement la construction du modeste chemin de fer Amqui-Gaspé, qui ouvrirait un beau réservoir à population, et que la Gaspésie deviendra un bloc solide et vivant de notre Québec agrandi.

M. le comte Jacques de Lesseps y aura contribué; son nom revivra certainement dans la première paroisse que l'on créera sur le plateau, qu'il a tant survolé, de sa chère Gaspésie.

Alexandre DUGRE, S.J.

(Le "Devoir")

Une opinion italienne sur la presse américaine

Dans un violent article qu'il a publié récemment en première page, le journal "Il Tevere" déclare que les révélations scandaleuses qui entourent les procès en divorce, aux Etats-Unis, et les films américains constituent une véritable menace, non seulement pour la jeunesse fasciste, mais pour tout l'édifice même du fascisme.

Si ce déluge de nouvelles scandaleuses continue à déferler sur l'Italie, déclare ce journal, "nous transformerons notre pays en un cloaque newyorkais, en un ignoble réservoir de femmes sans pudeur et d'hommes sans colonne vertébrale. Nous craignons que le bon goût, la mentalité et les bonnes moeurs de l'Italie ne se trouvent mis gravement en péril".

"Il Tevere" cite plusieurs dépêches d'Amérique, en particulier une à propos d'une jeune fille de la haute société qui s'enorgueillit d'absorber quarante cocktails par jour. Et le journal se livre à de violents commentaires contre ces "échantillons de la lie du journalisme américain", et déclare qu'ils "sont certainement bien au-dessous du niveau de la marchandise "Made in the U. S. A." ordinairement".

Le journal ajoute que ces dépêches "sont concoctées par de vieux anti-fascistes rouillés" qui ne veulent pas admettre l'austérité et la pureté de vie sur laquelle insistent les vrais fascistes.

Il est regrettable qu'en Italie l'on tienne toute la presse américaine responsable des incartades de quelques publications seulement. Si les Italiens veulent bannir les histoires scandaleuses dans les dépêches américaines, ils peuvent en demander la suppression à leur dictateur Mussolini, dont la volonté d'ordinaire fait loi par simple décret.

Page Féminine

Souhaits

Je vous souhaite à toutes une "bonne et heureuse année et le paradis à la fin de vos jours". C'est la formule traditionnelle par laquelle la plupart des Canadiens se saluent encore, au seuil d'une nouvelle année. Je la préfère à toutes les banalités courantes et creuses qui sèment les "voeux les plus sincères" et les "souhaits les meilleurs".

Année bonne! Que votre coeur soit plus chaud de l'amour de Dieu, que votre âme soit plus rayonnante de bienfaisance et de bonté! Ayez des yeux tout autour de vous pour découvrir les déshérités et les malheureux, et que votre visage incliné sur les tristesses laisse deviner le sourire réconfortant du coeur. Vous êtes riche? Créez de la joie pour l'orphelin, l'enfant abandonné, donnez aux pauvres vieillards qui vous béniront. Vous n'avez point de fortune? Donnez encore, même au prix de quelque sacrifice, et joignez-y l'aumône d'une parole d'espoir qui rendra votre don plus précieux que l'or.

Année heureuse! Rien de plus relatif que le bonheur; combien sont malheureux ou se plaignent, parmi les riches, les jeunes, les gâtés de la vie à qui tout semble sourire! On voit, au contraire, des pauvres et des malades être toujours satisfaits et souriants. Le bonheur est tout subjectif, il dépend de la volonté de chacun, il consiste dans l'acceptation de tout ce qu'il plait à la Providence de nous donner. Et comme vous êtes toutes de bonnes chrétiennes, personne d'entre vous ne se dit malheureuse en dépit des lacunes, des déceptions, des sujets de crainte.... Vous savez donc être heureuses? Je vous souhaite de l'être davantage en le voulant mieux et d'irradier votre contentement intérieur en créant autour de vous une ambiance de joie et de beauté.

MERE-GRAND.

BETHLEEM: L'ETABLE-MAISON

On se fait généralement une idée peu exacte du lieu où est né notre Sauveur.

Pour un trop grand nombre, c'était une étable abandonnée, ouverte à tous les vents d'hiver, dénuée de tout ce qui est nécessaire à la vie.

On l'a entendu dire dès son enfance, on l'a lu dans plus d'un livre, on le répète sans prendre garde qu'on accumule ainsi la "contradiction", l'"impossibilité" et même une "erreur dogmatique".

D'abord, la "contradiction": d'accord avec la Tradition, il faut admettre que dans cette étable se trouvaient, au moment de la naissance du Sauveur, un âne et un boeuf.

L'âne avait été amené là par la Sainte Famille. C'était l'humble monture sur laquelle la Vierge avait fait le trajet de Nazareth à Bethléem.

Mais le boeuf? De toute évidence, il appartenait à quelqu'un, qui venait chaque soir le remiser là, lui donner les soins dont il avait besoin. Donc, cette étable n'était pas une étable abandonnée.

Nous disons ensuite: l'"impossibilité". Marie et Joseph restèrent à Bethléem depuis Noël jusqu'à la fête de la Présentation, c'est-à-dire pendant quarante jours. Or, leur vie connaissait les mêmes besoins que la nôtre. Il leur fallait se défendre contre le froid, se préparer des aliments, prendre chaque nuit du repos. Tout cela est-il possible dans une étable ouverte à tous les vents d'hiver, et dans laquelle il n'y a qu'une crèche et de la paille pour des animaux?

Cette "impossibilité" a été comprise par plus d'un commentateur de nos Livres Saints; aussi ont-ils imaginé que, après la nuit de Noël, ils avaient cherché et trouvé une "maison" dans Bethléem. Cette explication ne tient pas contre la Tradition, qui montre encore, de nos jours, la place où s'agenouillèrent les mages pour offrir leurs présents; cette place est dans l'étable, à quelques pas de l'endroit où "se tenaient la Mère et l'Enfant".

Nous ajoutons enfin que faire de l'étable de Bethléem une étable misérable, c'est commettre "une erreur dogmatique". Voici comme: dans la vie de notre adoré Sauveur, rien ne fut laissé au hasard, et tout y est dans une unité parfaite. Plus tard, sa première parole sera pour proclamer les bienfaits et les grandeurs de la pauvreté... "Bienheureux les pauvres!" C'est ainsi que commencera ce "Sermon sur la montagne", qui changera la face du monde. Jamais il ne dira: "Bienheureux les misérables".

La pauvreté évangélique, c'est-à-dire la simplicité de vie, est une noblesse; Jésus voulut la pratiquer dès son entrée dans la vie. La misère est une déchéance, jamais il ne la laissera approcher de lui ni des siens.

L'étable de Bethléem n'était donc pas un "taudis"! ainsi qu'on le chante dans certains cantiques. C'était une étable-maison, comme on en voit encore par centaines en Palestine.

En voici la description: un modeste bâtiment carré, n'ayant que le rez-de-chaussée. Souvent on l'a adossé à la colline ou à un rocher qu'on a entaillé, de sorte qu'il se termine en forme de grotte. Une seule porte par laquelle entrent de plain-pied les gens et les bêtes; quelques fenêtres étroites percées au hasard. Au milieu de l'unique pièce se dresse, dans le sens transversal, une crèche qui sert de barrière. C'est là qu'on attache les bêtes. Au delà de la crèche, "praesepium", le sol se relève d'environ un mètre; c'est la partie réservée aux gens, c'est-à-dire la maison proprement dite. Là, se voient quelques rares escabeaux, parfois une table, un coffre en bois, des ustensiles de ménage, des coussins, des peaux de brebis, que l'on étendra sur le sol pour le repos de la nuit.

Telle était la maison où Joseph et Marie vinrent se réfugier dans la nuit de Noël. Ils avaient demandé à être reçus dans l'hôtellerie. Il n'y avait plus de place. Les gens du caravansérail, pris de compassion pour ces voyageurs, dont l'extérieur imposait la sympathie, les conduisirent dans cette étable-maison, qui pour lors était inoccupée. Ils y trouvèrent ce qui leur était indispensable pour les quarante jours qu'ils allaient y passer.

Quand le divin Enfant fit son entrée dans le monde, Marie, après l'avoir longtemps pressé contre son coeur et couvert de ses baisers, le plaça dans la crèche comme dans un berceau, à égale distance des deux animaux qui réchauffaient un peu l'atmosphère dans cette nuit glacée.

Aussi les anges diront aux bergers: "Vous trouverez un Enfant couché dans une crèche".

C'était donc bien en même temps une étable et une maison, le lieu où naquit notre Sauveur.

La partie qui constituait l'"étable" a disparu depuis longtemps. Il ne reste que la "maison", taillée en forme de grotte dans le rocher. C'est là qu'en nos jours viennent s'agenouiller les pèlerins, c'est ce sol qu'ils couvrent de leurs baisers, que parfois ils arrosent de leurs larmes. C'est bien là, en effet, que le Fils éternel de Dieu a vécu les premiers jours de sa vie mortelle, c'est là qu'il a commencé à nous prêcher cette belle simplicité de vie, qui tient l'homme à égale distance de la trop grande tristesse, où il oublie Dieu, et de la grande misère, où il le blasphème.

Mgr Max CARON.

SE LAISSER AIMER

Nous connaissons tous de ces affreux égoïstes qui acceptent sans remords les sacrifices d'autrui ou les sollicitent au besoin. Il en est de tout âge et dans toutes les classes de la société: des maris dont la femme est l'esclave résignée, de folles coquettes qui réduisent leur époux en servitude et gaspillent en chiffons les revenus du ménage, des enfants sans coeur pour lesquels les parents se dévouent sans être payés de retour; des pères ou des mères frivoles que préoccupe peu le sort matériel et moral de leurs descendants, des paresseux, rebelles à tout effort, qui trouvent moyen d'imposer à leurs amis les corvées qu'ils esquivent; des êtres, enfin, sans délicatesse, prêts à réclamer des autres toutes sortes de services alors qu'eux-mêmes ne lèveraient pas le petit doigt pour éviter quelque peine à leurs semblables; qui accaparent le temps, l'affection et les ressources de leur prochain sans profit pour d'autres qu'eux-mêmes.

Ils s'inquiètent peu des blâmes que leur vaut leur conduite, et cette inconscience n'est pas une excuse. Nous ne saurions trop nous mettre en garde contre cet abus des bonnes grâces, de la bienveillance et du dévouement de ceux qui nous entourent.

Mais il est une tendance qui, pour être contraire, n'en est pas moins à redouter, parce qu'elle nuit également à l'harmonie sociale et à la paix de notre âme. C'est elle qui consiste à se renfermer trop jalousement en soi-même, à refuser l'aide ou l'affection qui s'offrent à nous sans arrière-pensée. Il y a là plus d'orgueil que de sensibilité, et ce défaut de caractère est un de ceux qu'il faut chercher à guérir. Nous imitons trop volontiers Rachel qui, dans l'amertume de sa douleur, ne voulait pas de consolation. L'excès est excusable dans le premier mouvement d'un chagrin profond; mais pourquoi repousser durement la sympathie ou s'en offusquer comme d'un témoignage de pitié?

Nous froissons ainsi des êtres aimants que notre attitude attriste. Sans prétendre guérir le mal, ils souhaitaient y poser quelque baume et nous réconforter dans notre détresse. Un refus hautain nous aliène les coeurs.

Combien de fois ces façons brusques nous ont laissé d'intimes regrets! "Je ne veux rien devoir à personne", disons-nous vaniteusement, pour prouver aux autres, sinon à nous-mêmes, que nous sommes de taille à nous suffire.

C'est une défiance injuste et peut-être jalouse qui nous fait repousser sans [illegible] des [illegible] dont nous allons jusqu'à suspecter la sincérité. Viennent les jours d'isolement: nous comprendrons peut-être le tort que nous eûmes en dédaignant la tendresse ou l'intérêt que l'on voulait nous témoigner.

Se faire servir despotiquement est odieux: se laisser aimer et choyer est très doux. Il est même parfaitement légitime que nous acceptions les sacrifices de ceux qui nous aiment, lorsque notre reconnaissance est à la hauteur de leur générosité. L'échange de services et de mutuelles attentions est la base même de la société; il fait le charme de la vie de famille où chacun rend aux autres ce qu'il en reçoit sous des formes diverses avec les différences que comportent les âges, les caractères et les situations. Les jeunes, les bien portants travaillent et gagnent; ceux dont la faiblesse restreint ou localise l'activité ouatent le nid de leur tendresse. Mais la sécheresse d'âme est quelquefois plus apparente que réelle: cela vient chez beaucoup d'entre nous de la timidité qui nous paralyse lorsqu'il s'agit d'exprimer nos sentiments. Disposition à combattre parce qu'elle nous rend malheureux, dressant une barrière entre nous et ceux qui ne réclament de notre part qu'un peu plus de confiance et d'abandon.

A. RAYMOND.

RECETTES

Pour le temps des Fêtes

Dinde désossée

Une grosse dinde désossée, 9 livres ½ à 12 livres.

Deux petits poulets désossés.

Trois livres de viande hachée.

Trois livres de saucisses.

Une langue de boeuf bouillie.

Placez la langue au centre de la dinde à la place des os de la poitrine. Farcissez l'un des poulets moitié avec la viande hachée, moitié avec les saucisses. Placez l'autre poulet à côté de la langue dans l'intérieur de la dinde. Remplissez toutes les cavités demeurant à l'intérieur de la dinde avec ce qui reste de la viande hachée et des saucisses. Cousez les ouvertures de la dinde et placez-la dans un grand plat à rôtir. Couvrez le tout de graisse de porc. Faites rôtir dans un four modéré pendant 3 heures ½ ou 4 heures. Servez froid.

Plumpudding

Une douzaine d'oeufs bien battus, six cuillerées de farine, trois demiards de lait frais, du raisin suivant le goût, de la muscade et cannelle, un peu d'écorce d'orange bien pilée, un peu de suif de mouton; ébouillantez votre sac, et faites bouillir pendant trois heures; au bout d'une demi-heure que votre pudding aura bouilli, tournez-le, et brassez le sac, afin que le raisin se mêle.

Fondants à la vanille

Deux tasses de sucre en poudre délayées avec du lait pour en faire une pâte épaisse. Ajoutez de l'essence de vanille au goût. Roulez cette pâte dans le sucre en poudre et mettez une noix. Mettez les fondants sur un papier et laissez dans un réchaud quelques minutes.

Caramels au chocolat

Deux tasses de sucre brun; 1 tasse de mélasse; 1 tasse de chocolat râpé fin; 1 tasse de lait bouilli; 1 cuillerée à soupe de farine; beurre la grosseur d'un oeuf. Laissez bouillir doucement pendant une heure et mettez sur des plaques de fer blanc pour refroidir.

La commodité a détruit la religion, la morale et la politesse. — J. Joubert.

Le bonheur ne se donne pas, il s'échange; notre bonheur vient toujours d'autrui. — Comtesse Diane.

N'enlève à personne des opinions qui le rendent heureux, si tu ne peux lui en donner de meilleures. — Lavater.

Personne ne peut goûter une joie bien assurée, que celui qui porte en soi le témoignage d'une bonne conscience. — Imitation.

FIN D'ANNEE — NOUVEL AN

L'année en s'enfuyant, par l'année est suivie.
Encore une qui meurt! Encore un pas du temps!
Encore une limite atteinte dans la vie!
Encore un sombre hiver jeté sur nos printemps!

Le temps, les ans, les jours, mots que la foule ignore!
Mots profonds qu'elle croit à d'autres mots pareils!
Quand l'heure, tout à coup, lève sa voix sonore,
Combien peu de mortels écoutent ses conseils!

L'homme les use, hélas! ces fugitives heures,
En folle passion, en folle volupté,
Et croit que Dieu n'a pas fait de choses meilleures
Que les chants, les banquets, le rire et la beauté.

Quand ses projets hâtifs, l'un sur l'autre s'écroulent;
Quand les illusions meurent à son côté;
Quand il sent le niveau de ses jours qui s'écroulent,
Baisser rapidement comme un torrent d'été,

Alors, en chancelant, il s'écrie, il réclame,
Il dit: "Ai-je donc bu toute cette liqueur?
Plus de vin pour ma soif, plus d'amour pour mon âme!
Qui donc vide, à la fois, et ma coupe et mon coeur?"

Mais rien ne lui répond. Et triste, et le front blême,
De ses débiles mains, de son souffle glacé,
Vainement il remue, en s'y cherchant lui-même,
Ce tas de cendre éteint qu'on nomme le passé!

Victor HUGO.

Le Coin des Enfants

A mes chers petits-enfants et à leurs familles
A tous ceux qui portent intérêt et sympathie au Coin des Enfants

Bonne et Heureuse Année... et le Paradis à la fin de vos jours!

Ces souhaits tout simples sont les plus beaux que je connaisse. S'ils se réalisent, vous n'aurez plus rien à désirer.

MERE-GRAND.

Un conte par semaine

LA PETITE SARA

C'était au lendemain de la naissance de Jésus; les bergers étaient partis, et les mages n'étaient pas encore arrivés.

Marie était assise auprès de la crèche; Joseph mettait de l'ordre dans l'étable, et rangeait les modiques présents apportés par les bergers; l'Enfant Jésus tantôt regardait sa Mère, et tantôt ses petites mains dont il faisait jouer les doigts.

Et voici qu'une petite fille pénétra dans l'étable. Dix ans tout au plus, à peine recouverte d'une étoffe rouge, tout effilochée et trouée. Sa peau avait la teinte dorée d'une datte qui commence à mûrir; des bracelets de cuivre encerclaient ses poignets fragiles.

L'air à la fois sauvage et familier, elle se planta devant la Vierge et lui dit:

— Bonjour, Madame.

Puis, découvrant Joseph dans la pénombre, elle fit une petite moue, le salua d'un signe de tête, et ramena ses yeux — des yeux brûlants et noirs — sur Marie. L'ayant contemplée un moment, elle dit:

— Vous êtes bien belle! Comment vous appelez-vous?

— Marie.

— Moi, Sara. Vous ne me connaissez pas? Ca ne m'étonne pas: je ne suis pas d'ici. Je suis de partout. Nous voyageons tout le temps avec Raphi... Raphi, c'est notre âne qui porte notre tente. Mon père fait des nattes et des couffins, ma mère aussi, et mes frères, et mes soeurs. Moi, je n'en fais pas, parce que je suis petite. Alors je demande l'aumône, parce qu'on ne vend pas toujours assez de couffins pour acheter à manger... Dites, Madame, pouvez-vous me donner quelque chose?

— Nous ne sommes pas riches non plus, mais les pauvres doivent s'entr'aider. Joseph, vous avez entendu.

Joseph fouillait déjà dans sa bourse, qui était petite et plate, et en retirait une obole qu'il déposa dans la main de la petite pauvresse.

— Voulez-vous que je vous dise la bonne aventure? fit celle-ci en escamotant la pièce de monnaie.

Joseph fit non de la tête avec un sourire.

— Et vous, ma belle dame, oh! que je voudrais voir votre main: je suis sûre que vous avez une belle ligne de chance.

Mais Marie doucement retira la main vers laquelle la petite fille avançait la sienne. Alors, Sara se pencha sur l'Enfant auquel elle n'avait pas encore prêté attention:

— Comment s'appelle-t-il?

— Jésus.

— Moi, j'ai un petit frère comme ça, qui s'appelle Nahel, mais il n'est pas si joli.

Et gentiment Sara baisa la petite main rose que Jésus tendait vers elle. Puis, avant de la lui rendre, elle regarda dans la paume.

— Oh! Madame Marie, si vous saviez! Votre Jésus sera roi. Il a le signe de la couronne, là, au bout de la ligne de vie. Il sera roi!

Ayant dit, elle s'éloigna, en sautillant, tantôt sur un pied, tantôt sur un autre. Sa famille ayant quitté le pays le même jour, elle ne revint pas à la crèche.

* * *

Sara ne vécut pas autrement que ceux de sa race. Elle mendia, elle travailla, quelquefois même elle vola. Elle dit aussi la bonne aventure, mais nulle main d'enfant ni d'adulte ne lui fit renouveler la prédiction qu'elle avait faite à Jésus.

Elle eut un mari qui lui donna des fils et des filles. Cet homme étant mort, elle en prit un autre qui s'appelait Gestas. Or, c'était un brigand qui, après de longues années de rapines et de violences, fut pris et condamné à être crucifié.

Il fut conduit au Calvaire en compagnie de deux autres condamnés dont l'un s'appelait Jésus.

Bien qu'il lui eût fait une vie misérable, jusqu'à la forcer à partager ses crimes, Sara aimait Gestas, et c'est en pleurant qu'elle le suivit jusqu'à la montagne du supplice.

Cependant à travers ses larmes, elle reconnut, à son inoubliable beauté, la Mère de Jésus. Et lorsqu'elle vit le Christ couronné d'épines, lorsqu'elle lut l'inscription: *Jésus roi des Juifs*, clouée à la croix au-dessus de son front sanglant, elle se souvint de sa prédiction sur le berceau de Bethléem. Lors, une grande compassion s'émut en elle, et elle oublia un peu sa propre douleur pour s'unir à celle de la Mère de Jésus.

Et voici qu'elle entendit Gestas crier à l'autre brigand:

— Pour nous, c'est justice, car nous n'avons que ce que nous avons mérité; mais lui, il n'a rien fait de mal.

Puis, elle le vit tourner la tête vers Jésus, et d'une voix suppliante:

— Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume.

— Je te dis, en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi en paradis, répondit le Couronné d'épines.

Alors elle se sentit inondée d'une sainte joie. Se rapprochant de Marie, elle osa baiser le bord de son manteau.

Elle demeura avec la Mère douloureuse et la servit jusqu'au départ de celle-ci pour le ciel.

Quand, pour les faire périr, les Juifs persécuteurs embarquèrent dans une nef sans gouvernail les trois Maries, Sara les rejoignit en marchant dans la mer jusqu'à mi-corps. Avec elle, elle aborda à la côte provençale où s'élève aujourd'hui l'église des Saintes-Marie-de-la-Mer. Ses cendres reposent dans la crypte, et, chaque année, au mois de mai, les Bohémiens viennent en grand nombre honorer la sépulture de sainte Sara, leur patronne.

Louis MERCIER.

Premières choses au Canada

Jardin public — Le premier fut celui d'Halifax en 1753.

Cheval — Le premier arriva de France à Québec en 1647 et fut présenté en cadeau au gouverneur, M. de Montmagny.

Hôpital — Le premier fut fondé à Québec en 1639. Cinq ans plus tard un autre fut fondé à Montréal.

Compagnie de la Baie d'Hudson — La première compagnie commerciale incorporée sur le territoire canadien. Elle date de 1670, 28 ans après la fondation de Montréal.

Fer — La première fonderie fut établie en 1732 aux Forges de Saint-Maurice, Québec.

Jésuites — Les premiers missionnaires de cet ordre arrivèrent en Acadie en 1611.

Juges — Le premier juge en chef de la Nouvelle-Ecosse fut Jonathan Belcher, en 1754.

Phare — Le premier en Canada fut érigé à l'entrée du havre de Halifax en 1758.

Le commerce avant tout

La petite Pépé, dont le papa est boulanger, n'a que 4 ans, mais possède un très vif sentiment des intérêts commerciaux de son père.

Un jour, elle passe avec une cliente de ses parents devant la boutique du boucher. Le brave boucher les arrête et dit confidentiellement à la cliente qui est en même temps une grande amie:

— Vous savez, le papa de cette petite fille-là, il met de l'eau et de la farine dans son pain.

— Ah! répond l'amie, en riant, vous faites bien de me prévenir; moi qui étais sa cliente, je vais changer de fournisseur.

Alors Pépé, rouge d'indignation:

— C'est pas vrai, s'écrie-t-elle, c'est pas vrai, c'est lui, le boucher, qui met des os dans sa viande!...

La méchante mouche

Lélette vient d'être piquée par une guêpe. Elle pousse des cris affreux qui font accourir sa maman.

— Qui t'a fait mal, ma petite chérie? demande la mère affolée.

— Oh! maman, répond Lélette, c'est une méchante mouche qui a une épingle à la queue.

L'EVANGILE

Dimanche dans l'octave de Noël

(S. Luc, II, 33-40)

En ce temps-là, le père et la mère de Jésus étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de lui. Siméon les bénit, et dit à Marie sa mère: Cet enfant que vous voyez est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël, et il sera en butte à la contradiction des hommes (et votre âme même sera percée d'un glaive), afin que les secrètes pensées du coeur de plusieurs soient révélées. Il y avait aussi à Jérusalem une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Elle était fort avancée en âge, et après avoir vécu sept ans avec son mari, qu'elle avait épousé étant vierge, elle était demeurée veuve jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Elle ne sortait point du temple, et elle servait Dieu nuit et jour dans les jeûnes et dans les prières. Cette femme, étant survenue à la même heure, se mit à louer le Seigneur et à parler de cet enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. Quand ils eurent accompli tout ce qui était ordonné par la loi du Seigneur, ils s'en retournèrent en Galilée, à Nazareth, ville dans laquelle ils demeuraient. Cependant l'enfant croissait et se fortifiait, rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui.

Calendrier de la semaine

Jeudi 29 décembre — S. Thomas de Cantorbéry.

Vendredi 30 — S. Eugène.

Samedi 31 — S. Sylvestre.

Dimanche 1er janvier 1928 — Circoncision de N.-S. J.-C.

Lundi 2 — S. Macaire.

Mardi 3 — Ste Geneviève.

Mercredi 4 — S. Rigobert.

Autour de la Ferme

Aux Cultivateurs

On dit, assez couramment, que nos cultivateurs ne sont pas économes. Nous ne croyons pas le reproche mérité; c'est blâmer un corps pour la faute de quelques-uns, ce n'est pas juste pour le grand nombre.

Nous croyons que la gêne, chez plusieurs, ne vient pas tant des dépenses excessives que des revenus qui ne sont pas satisfaisants.

Depuis plusieurs années les conditions de vie ont subi des altérations considérables, l'argent n'a plus le pouvoir d'achat qu'il avait il y a vingt ans et le rajustement des conditions économiques est lent. Les cultivateurs en souffrent; il y a cependant amélioration de ce côté. Les produits de la ferme se vendent mieux qu'autrefois. Espérons, pour le bien des cultivateurs et de la société en général, que l'amélioration se fera de plus en plus sentir.

Les cultivateurs peuvent sûrement aider puissamment à ce relèvement de leurs conditions de vie, s'ils veulent y apporter leur coopération. Il faut non seulement celle des bras, mais aussi celle de la tête. Celle des bras ne manque guère; en général, nos cultivateurs travaillent bien, plusieurs travaillent même très dur; mais il faut avouer qu'un trop grand nombre travaillent plus fort des bras que de la tête. Et cependant, en culture autant qu'en toute autre profession, plus qu'en plusieurs autres professions, le travail de la tête est plus important que celui des bras, pour amener le succès.

On a fait aux cultivateurs du groupe français le reproche de ne pas assez s'intéresser aux publications diverses que font le gouvernement et les sociétés d'agriculture. Est-ce que le reproche est mérité? Nous laissons à chacun de faire son petit examen de conscience agricole; nous avouons croire le reproche un peu fondé.

Le pays dépense des sommes considérables pour la construction et l'entretien des Collèges d'Agriculture et des fermes expérimentales. Nous payons notre part de ces dépenses; en retirons-nous tout le fruit que nous pourrions, que nous devrions en retirer? Nous craignons que non. Il y a là un premier travail de tête à faire, et si l'on veut bien nous en croire sur parole, nous affirmons que ce travail produirait des piastres et des sous, et beaucoup plus qu'on ne croit généralement.

A ceux qui s'intéressent à notre proposition d'aujourd'hui nous proposons un petit marché. Nous avons au Département d'Agriculture, à Winnipeg, un bon nombre de brochures françaises qui traitent de choses agricoles. Nous en faisons gratuitement la distribution à ceux qui se donnent la peine de les demander. Un mot jeté à la poste à l'adresse de M. Isidore Villeneuve, Département d'Agriculture, Winnipeg, vous apportera ces brochures par quelques-unes des malles qui suivront celle qui a apporté votre demande.

Pour le bénéfice de nos fermiers de langue française, nous entreprenons de faire quelques articles pour la "Liberté". Nous recevrons avec reconnaissance toute remarque qui nous serait utile sur les sujets traités, et nous nous efforcerons d'y répondre de notre mieux. Travaillons ensemble à l'amélioration de nos exploitations fermières, c'est un moyen de rendre les fermes plus payantes.

I. V.,
Ministère de l'Agriculture, Winnipeg.

NOUVELLES AGRICOLES

Le blé Reward mûrit plus vite que le blé Marquis

Régina — Le nouveau blé Reward, auquel s'intéressent les cultivateurs de tout le pays, mûrit plus vite que le blé Marquis, mais non pas si tôt que le Garnet, a déclaré dans une entrevue l'hon. W.-A. Motherwell, ministre de l'agriculture. "Nous savons aussi, continue le ministre, que dans certains endroits le rendement est légèrement moindre que celui du Garnet. La farine fabriquée avec ce blé est exempte de taches. Des prix ont été gagnés par ce blé à l'exposition de cette année. Après que les prix eurent été gagnés à l'exposition de Toronto, ce blé se fit une renommée, et quand H. Trelle, de Wembley Alta, obtint le premier prix pour un boisseau de blé du printemps à Chicago, ses quantités furent davantage mises en vedette. Cela décida le département à fournir un millier de boisseaux de ce blé à des fermiers afin qu'ils fassent rapport sur son développement."

Quatre à cinq cents fermiers feront des expériences avec le blé Reward au cours de la prochaine saison.

La graine de trèfle venant de pays étrangers ne prend pas au Canada

Depuis bien des années, la Division fédrale des semences insiste sur le fait que la seule graine de trèfle que les cultivateurs canadiens puissent employer en toute confiance est la graine produite au pays même. Des essais qui viennent d'être faits à la Station expérimentale de Fredericton, Nouveau-Brunswick, viennent encore d'en donner une preuve éclatante. On avait ensemencé des parcelles avec de la graine venant de bien des pays différents et on avait obtenu d'excellentes levées. Mais le printemps suivant, on constata que toutes les variétés de provenance italienne avaient été fortement endommagées par l'hiver. De même, aucun des trèfles d'origine française n'avait résisté à l'hiver. La seule graine étrangère qui a résisté à l'épreuve est celle qui venait de la Suède, où les conditions d'hiver sont à peu près semblables à celles du Canada.

La richesse agricole

Le rendement du sol aura été, cette année, très élevé. L'évaluation définitive de la moisson de blé de l'Ouest n'est pas encore connue, mais les derniers chiffres publiés (444 millions de boisseaux), même s'ils doivent être un peu réduits, indiquent que la moisson sera la plus abondante que nous ayons jamais eue, à la seule exception de celle de 1923. L'état actuel de la production mondiale ne semble pas devoir exercer sur les cours une influence aussi défavorable qu'on pouvait le croire il y a un mois. La production globale de 36 pays ne promet, sur l'an dernier, qu'une augmentation de 3.8%. Les prix, qui ont beaucoup fluctué depuis octobre, s'établissent en ce moment un peu au-dessus des niveaux où ils se tenaient l'an dernier à pareille époque. Presque toutes les autres céréales, l'avoine notamment, seront plus abondantes qu'en 1926. Les récoltes sont bonnes ou satisfaisantes dans l'ensemble du pays. Celles de la province de Québec seront les meilleures qu'on ait eues depuis dix ans, le tabac excepté. Les revenus de l'agriculture, dans à peu près toutes les régions, seront donc au-dessus de la moyenne.

(Banque Canadienne Nationale)

TRIBUNE LIBRE

Pour le rapatriement des nôtres

A grand renfort de réclame, on nous a annoncé la rencontre prochaine à Québec du sous-ministre de la colonisation et de l'immigration d'Ottawa avec notre ministre de la colonisation, M. Perrault, pour discuter de la question du rapatriement.

Ces messieurs auraient-ils par hasard rencontré leur chemin de Damas?

Chacun sait qu'ils ont maintes fois déclaré en privé que le rapatriement était une utopie!

Publiquement, ils agissent différemment. Sans doute parce que c'est plus politique.

N'est-ce pas M. Perrault, en effet, qui à la dernière session de la législature québecoise, déclarait que d'après le rapport de ses agents aux Etats-Unis, il nous était revenu beaucoup de Canadiens expatriés durant l'année?

Et le département de colonisation que M. Perrault dirige n'a pas un seul agent de rapatriement aux Etats-Unis!

Fouillez les comptes publics et vous ne trouverez pas le nom d'un seul agent de rapatriement du gouvernement de Québec qui travaille là où il y a des Canadiens à rapatrier. Vous trouverez peut-être le nom d'un agent de rapatriement, mais il demeure à Montréal, et d'après nos meilleurs renseignements, il n'a pas le droit de mettre le pied là où résident des Canadiens à rapatrier.

Belle organisation que celle du Quebec pour le rapatriement! Nous n'avons qu'un seul homme payé pour faire du rapatriement, et il n'a pas le droit d'en faire!

Quant au sous-ministre de la colonisation d'Ottawa, il s'est jusqu'à présent surtout occupé à mettre des entraves au rapatriement des nôtres.

Son département coûte au peuple canadien de trois à quatre millions par année. Suivant la proportion de notre population, nous, Canadiens français, nous aurions droit d'avoir au moins un million par année sur le budget de la colonisation et de l'immigration, million que nous pourrions employer pour le rapatriement des nôtres et leur établissement sur nos terres vacantes. A peine avons-nous quelques milliers de dollars sur le million qui, de droit, nous revient. Et encore sont-ils dépensés de façon à ce qu'ils ne rapportent rien, ou du moins le moins possible.

Aux Etats-Unis, sur la vingtaine d'agents qui travaillent sous la direction de M. Egan, sous-ministre de l'immigration, à Ottawa, nous ne trouvons, d'après les comptes publics, que les noms de deux Canadiens français, M. C.-A. Laurier, à Manchester, dans le New-Hampshire, et M. L.-A. Delorme, à Woonsocket, dans le Rhode Island.

Ces messieurs doivent être bien qualifiés pour leur travail, du moins nous le supposons.

Mais pour réussir à rapatrier des familles canado-américaines, il ne suffit pas qu'un agent connaisse bien son affaire et qu'il aille de famille en famille dire à ces gens qu'au Canada, il reste encore des terres à prendre.

Une organisation de rapatriement bien faite mettrait d'autres armes entre les mains des deux seuls agents que nous avons et qui n'ont que leur bon vouloir et leur connaissance des choses du Canada.

Nous avons eu la curiosité d'envoyer un ami résidant aux Etats-Unis à l'une de ces agences afin qu'il puisse s'enquérir des moyens de propagande de nos agents là-bas. Il nous a retourné un paquet de brochures qu'on y distribue. Ce n'est pas exagéré de dire que ces brochures sont mal faites, indigérables, écrites sans doute en une autre langue pour des étrangers, puis traduites telles quelles pour les Canayens. C'est du bon argent gaspillé, car elles ne valent rien pour nous. Ou le ministère de la colonisation a fait faire ces brochures avec l'intention de dégoûter les Franco-Américains du Canada avec cette littérature incongrue, ou on ne connaît rien à ce ministère de la mentalité respectable des nôtres de là-bas, de leur attachement à leur langue et à leur foi.

Quant aux annonces, la somme dépensée pour les nôtres est tellement ridicule qu'il ne vaut même pas la peine de la mentionner. Si encore on dépensait cet argent en payant des annonces à des journaux que lisent les Franco-Américains.

Comme si, à Ottawa, on ne voulait pas de rapatriement, on annonce sur des journaux agricoles que ne reçoivent certainement pas les Canadiens des Etats-Unis, car ils résident dans les villes. Un autre coup d'oeil sur les comptes publics nous en révèle de belles à ce sujet.

Il va sans dire que nos deux agents des Etats-Unis n'ont à leur disposition aucun moyen d'organiser des excursions de retour pour les nôtres.

En un mot, notre département de la colonisation et de l'immigration a organisé nos agents des Etats-Unis tout comme s'ils ne voulaient pas qu'ils réussissent à obtenir le moindre résultat.

Reste le bureau des missionnaires-colonisateurs.

En diverses occasions nous sommes allés demander des renseignements à ce bureau. Nous voulions nous renseigner et nous avons cru que le meilleur moyen d'y arriver c'était d'agir comme si nous désirions aller nous établir quelque part au Canada.

Voici le résultat de nos observations:

Les missionnaires-colonisateurs sont bien qualifiés pour leur travail. Chacun d'eux est un spécialiste sur les diverses parties à coloniser de notre pays. Tous sont des plus dévoués à l'oeuvre qu'on leur a confiée. Avec une bonne organisation de travail, ils pourraient obtenir des résultats merveilleux.

Comme pour les agents des Etats-Unis, les brochures qu'ils ont eues du gouvernement ne valent rien. Encore du bon argent mal dépensé.

Les brochures qu'ils écrivent eux-mêmes, ils sont obligés, paraît-il, d'en payer l'impression à même leur salaire de $50 par mois. On aurait même été jusqu'à leur défendre de se servir des timbres fournis par le département pour la distribution de ces brochures.

Si un homme n'a pas déserté notre pays, ils n'ont pas le droit de l'aider à aller s'établir en Alberta, ou ailleurs dans l'Ouest. Pour les déserteurs seuls, notre ministère de la colonisation et de l'immigration d'Ottawa a de la gratitude.

Et quant aux Canadiens rendus aux Etats-Unis, nous avons un jour un missionnaire-colonisateur qui de dégoût a laissé la position, des fois on nous donne la permission d'aller les rencontrer pour tâcher de les rapatrier, d'autres fois on nous la refuse. Ainsi, voici d'autres gens qu'on emploie pour le rapatriement et à qui on défend d'aller essayer de rapatrier les nôtres qui ont traversé la frontière.

Quant aux annonces dans les journaux, nous savons par les comptes publics qu'ils n'en ont pas. Les missionnaires-colonisateurs ont même dû, à leurs frais, fonder un journal afin de pouvoir renseigner le public sur les avantages qu'offrent nos champs de colonisation aux fils des cultivateurs.

Et c'est l'homme qui est responsable de ce régime qui s'en vient conférer avec notre ministre de la colonisation pour aviser aux meilleurs moyens d'organiser le rapatriement.

Il est vrai qu'une conversion est possible!

On nous permettra d'en douter jusqu'à preuve du contraire.

C'est une habitude si ancrée chez certains politiciens que d'emplir les Canayens!

J.-A. NORMAND.

Vers l'Orient



S. G. Mgr J.-H. PRUD'HOMME, qui présidera personnellement la croisière sur la Méditerranée avec pèlerinage en Terre-Sainte organisée par les Voyages Hone. Le départ aura lieu de New-York le 8 février 1928, à bord du paquebot la "France", de la Compagnie Générale Transatlantique. Les voyageurs se rendront de New-York à Vigo, puis à Casablanca, à Gibraltar, à Alger, à Naples, à Rome (par voie de terre), à Athènes, à Constantinople, à Smyrne, à Rhodes, à Chypre, puis par voie de terre à Beyrouth, à Baalbeck, à Damas, à Tibériade, à Nazareth, à travers la Samarie, à Naplouse, à Jérusalem, au Caire, à Alexandrie, puis par voie de mer à Marseille, par voie de terre à travers la France jusqu'à Paris et au Hâvre, et enfin de là retour à New-York.

LE CHANGE

L'argent des pays d'Europe se vend aux prix suivants, en sous canadiens:

	Prix du jour	Prix normal
Livre anglaise	$4.88⅝	$4.86⅝
Franc français	3.97	19.3
Belga belge	14.10	13.9
Franc suisse	19.47	19.3
Lire italienne	5.32	19.3
Couronne suédoise	27.21	26.8
Cour. norvégienne	26.81	26.8
Couronne danoise	27.01	26.8
Mark allemand	24.09	23.8
Cour. hollandaise	40.68	40.2

LE MARCHE

27 DECEMBRE 1927

Bouvillons—	
Excellents	$9.00—$9.50
Bons	$8.00—$8.75
Moyens	$7.00—$7.50
Ordinaires	$6.00—$6.50
Taures de boucherie—	
De choix	$7.25—$8.00
Assez bonnes	$6.00—$7.00
Vaches de boucherie—	
De choix	$6.25—$7.00
Bonnes	$5.00—$6.00
Ordinaires	$4.25—$4.75
Pour conserves	$3.00—$4.00
Taureaux—	
De choix	$4.75—$5.50
Ordinaires	$4.00—$4.50
Boeufs—	
Bons	$5.00—$5.50
Moyens	$4.00—$4.75
Communes	$3.00—$3.75
Bouvillons à engraisser—	
De choix	$6.00—$6.50
Bons	$4.75—$5.75
Taures à engraisser—	
De choix	$5.00—$5.50
Bonnes	$4.25—$4.75
Bouvillons engraissés—	
De choix	$7.00—$7.50
Bons	$5.75—$6.75
Veaux—	
De choix	$10.00—$12.00
Bons	$7.00—$9.00
Ordinaires	$4.00—$6.00
Moutons et agneaux—	
Moutons bons	$5.00—$7.00
Moutons ordinaires	$3.00—$4.00
Agneaux bons	$11.00—$13.00
Agneaux ordinaires	$9.00—$10.00
Porcs— D'après la classification du gouvernement fédéral—	
Bacon de choix	$9.25
Très gras	$8.75
Lourds	$8.75
Très lourds	$7.50
Porc d'étal	$8.75
Légers	$8.75
Inférieurs	$6.00
Truies No 1	$7.25
Truies No 2	$7.25
Verrats	$6.00

PRODUITS

Beurre—	
Crèmerie F.O.B. Winnipeg, approximatif — No. 1	$ .38½
Oeufs— (D'après la classification du gouvernement fédéral)	
Extra, la douzaine	$ .52
Premiers	$ .45
Seconds	$ .36
Pommes de terre—	
Nouvelles. Par 100 livres	$1.25
Farine— Lake of the Woods—	
Sac de 98 livres	$4.70
2 sacs de 49 livres	$4.75
4 sacs de 24 livres	$4.80
Western Canada "Purity"—	
Sac de 98 livres	$4.70
2 sacs de 49 livres	$4.75
4 sacs de 24 livres	$4.80
Ogilvie "Royal Household"—	
Sac de 98 livres	$4.70
2 sacs de 49 livres	$4.75
4 sacs de 24 livres	$4.80
Maple Leaf Flour Mills—	
Sac de 98 livres	$4.70
2 sacs de 49 livres	$4.75
4 sacs de 24 livres	$4.80
Alimentation—	
Son. La tonne	$29.00
Gru. La tonne	$31.00
Gruau—	
Le sac de 80 livres	$3.70
Foin— Pour foin sur voie. Bonne condition. Prix de deux maisons de Winnipeg.	
Mil. No 1	$15.00
Mil. No 2	$13.00
"Red Top" No 1	$11.00
"Red Top" No 2	$10.00

Cours du grain fourni par

La CIE PARENT, Limitée

Prix déchargé à Fort William ou Port Arthur

pour la semaine finissant le 26 décembre 1927

GRAINS	Mardi 20 déc	Merc. 21 déc	Jeudi 22 déc	Vend. 23 déc	Samedi 24 déc	Lundi 26 déc
Blé No 1 Nord	1.38¾	1.39	1.38	1.37⅛	marché fermé	marché fermé
2 Nord	1.33¾	1.34	1.33	1.32⅛	"	"
3 Nord	1.22¾	1.23	1.22	1.21⅛	"	"
Avoine 2 CW	.62¼	.62⅜	.62¼	.60⅞	"	"
3 CW	.59	.59⅜	.59¼	.57⅞	"	"
Orge 3 CW	.84¼	.85¼	.86⅜	.84⅜	"	"
4 CW	.81¼	.81½	.82⅜	.80⅜	"	"
Lin 1 NW	1.79⅞	1.79⅞	1.79¼	1.78	"	"
2 CW	1.75⅞	1.75⅞	1.75¼	1.74	"	"
Seigle 2 CW	1.04½	1.04¼	1.03¼	1.03¼	"	"
Prix sur voie (track)						
Base Blé 1 Nord	1.35¾	1.36	1.35	1.34⅛	"	"
Avoine 2 CW	.62	.62⅜	.62¼	.60⅞	"	"
Orge 3 CW	.84¼	.85¼	.86⅜	.84⅜	"	"
Lin 1 NW	1.79⅞	1.79⅞	1.79¼	1.78	"	"
Seigle 2 CW	1.04½	1.04¼	1.03¼	1.03¼	"	"
Options						
Blé Décembre	1.30¾	1.31	1.30-	1.29⅛	"	"
Mai	1.35⅞	1.36-	1.35⅜	1.34⅜	"	"
Juillet	1.35	1.35⅛-	1.34⅛	1.33⅞	"	"
Avoine Décembre	.62	.62⅜	.62¼	.60⅞	"	"
Mai	.64¼	.64⅛	.64¼-	.63⅞	"	"
Juillet	.62⅞-	.63⅛	.62⅞	.62	"	"
Orge Décembre	.84¼	.85½	.86⅜	.84⅜	"	"
Mai	.86⅞-	.87⅞	.88¼	.86⅜	"	"
Juillet	.85⅜	.86⅛	.86⅛	.84⅜	"	"
Lin Décembre	1.79⅞	1.79⅞	1.79¼	1.78	"	"
Ma	1.87⅞	1.87⅞	1.86⅞	1.85⅜	"	"
Juillet	1.89⅜	1.89½	1.89	1.88½	"	"
Seigle Décembre	1.04½	1.04¼	1.03¼	1.03¼	"	"
Mai	1.08⅜	1.08¼	1.07⅛	1.07¼	"	"

A Travers les Centres Français

Des correspondants spéciaux de la "Liberté"

MANITOBA

N.-D. DE LOURDES

Et de deux!

Dimanche 18 décembre. Un temps idéal; peu de vent, froid modéré, tout ce qu'il faut pour le succès d'une partie de cartes. Pas une table ne resta libre. Quel mains, comme la première fois. Puis commença une véritable séance, qui se prolongea, Dieu me pardonne! jusqu'à minuit un quart. Aussi bien, pourquoi y a-t-il tant d'artistes dans cette paroisse? Et pourquoi les dits artistes ont-ils tant de bonne volonté?

Au début, le drame du 8 décembre fut rendu avec le même naturel et la même expression que la première fois. Je prie le lecteur de remarquer que ces demoiselles n'avaient pas joué depuis fort longtemps, et qu'au total, elles étaient rarement montées sur la scène. Qu'on juge de leurs efforts et de leurs progrès, et on aura la mesure de leur bonne volonté. N'oublions pas Mlle Marguerite-Marie Bazin, qui nous chanta une délicate berceuse, ni l'Anglaise avec sa fable, toujours très applaudie, ni Mlle Bazinet, dont le monologue révéla aux assistants une véritable artiste.

Les jeunes gens terminèrent. On vit successivement défiler: un Normand avec sa bouteille, l'un portant l'autre; un Français grincheux qui vint nous annoncer la disparition prochaine de la race française; et un bon philosophe, qui trouve que tout va bien, pourvu qu'on soit poli avec lui. M. Létournea raconta une aventure plaisante à lui arrivée dans le cabinet de son docteur; puis deux blagueurs brevetés — un Marseillais et un Gascon — nous en débitèrent de toutes les couleurs sur les curiosités de leurs pays respectifs... Vous pouvez nous croire sûrement, affirmaient-ils, la main sur le coeur. On ne les crut pas, mais on les applaudit fort. Et pour renchérir, ne voilà-t-il pas qu'Eugène, le Marseillais, revient en scène, et, cette fois, dépasse toutes les bornes. Faut bien s'amuser, pas vrai?

A Lourdes, on fait une consommation effrayante de pantomimes. "Le Photographe Malheureux" c'est M. Pierre Bazin, qui, malgré tout son art, et toute sa bonne volonté, ne peut réussir une seule épreuve. Il y a toujours un obstacle au dernier moment. On dirait que c'est fait exprès. Tantôt, c'est un enfant qui ne tient pas en place; on le lie à sa chaise: qu'à cela ne tienne, il part avec elle. Tantôt, un militaire, un simple soldat, qui se fait photographier en commandant, excusez du peu. Mais pourquoi a-t-il choisi le moment où son lieutenant se présente avec la même intention? Heureusement qu'il a pu s'enfuir à l'anglaise; autrement, il couchait à la boite ce soir-là. Quant à vous, mon lieutenant, vous avez beau vous cambrer, friser une moustache inexistante, prendre la pose de Napoléon le soir d'Austerlitz, si vous n'êtes pas capable de supporter une prise de tabac, eh bien! n'en prenez pas au moment de poser devant l'appareil.

Mais quels sont ces deux jeunes mariés qui présentent leur tabatière à tout le monde, au risque de gâter des plaques? Ils ne pensent pas à la vie chère, ceux-là. Eux aussi veulent leur photographie. Mon vieux Rodolphe, vous êtes terriblement ombrageux. Le photographe n'avait pas les noires intentions que vous lui avez prêtées; il voulait seulement ranger quelques plis trop négligés dans la toilette de votre dame. Enfin votre jalousie a été bien punie, car vous avez piqué un beau plongeon. Mais votre pauvre dame inconsolable, avec quelle attention et quelle... belle veste à carreaux vous avez essuyé ses larmes! Mais le troubade revient, et après s'être assuré que le lieutenant est bien parti, il pose à son tour. Seulement — quand je vous le disais, on dirait un fait exprès — une détonation le couche raide mort sur le plancher, fendu en deux par le rideau, cependant que les autres sautent au plafond, et que la jeune mariée se noie dans un déluge de larmes.

Belle et bonne soirée. Merci aux Chevaliers de Colomb, qui l'avaient préparée si minutieusement; merci des beaux prix qui ont fait au moins deux heureux; merci enfin du succulent réveillon, qui ne gâta rien, je vous assure.

Mes amis, faites un noeud à votre mouchoir, et rappelez-vous deux choses: 1o Le 29 courant, à 8 heures du soir, grande séance de projections lumineuses avec chants, le tout de première classe; 2o Le 8 janvier, troisième partie de cartes, suivie d'un programme qui vous fera pleurer comme des Madeleines; 3o Le 17 janvier, en l'honneur d'un certain saint Antoine, grande séance dramatique et comique où rien ne manquera, m'a-t-on dit. Nos jeunes gens s'en tireront bien, n'en doutez pas un seul instant. Et si vous en doutez, venez voir.

SAINTE-ROSE-DU-LAC

Un programme superbe a été présenté par les élèves de l'école, dimanche soir, dans une soirée récréative en l'honneur de la fête de M. le curé. Les numéros suivants furent présentés:

"En route" (duo de piano): Antoinette Houde et Rebecca Shuer.

"Sweet and Low", choeur par les élèves de l'école supérieure.

"Harry's Pocket", dialogue.

"Au champ de gloire" (duo de piano): Ellen Adam et Isabelle McGuire.

"The Merry Sunbeams", les bébés.

"Les fauvettes" (duettino): Jeanne et Cécile Guilbert.

"Beautiful Flowers" (Action song by the juniors).

"The Hatchet Story", dialogue.

"Un concours de bébés", saynète.

"A.B.C." (duettino): Mathilda Pinvidic et Georgette Arcand.

"Pleasures of Spring" (piano): Ida Rhéaume.

"Practical Use of Peddlers", comédie.

"Les chanteurs du printemps" (piano): Ellen Adam.

"La Princessa" (duo de piano): Jeanne et Cécile Guilbert.

"Le Sourd ou l'auberge pleine", comédie en un acte, jouée par Edouard Saurette, René Delveaux, Ernest Robinson, Alfred Ramsay, Maurice Tucker, Romain Guyot, Raoul Archambault, Louis Molgat.

"La Toulousaine ou La retraite des montagnards", chant final.

De l'avis général, tous les morceaux furent d'égale excellence et cette soirée fut la mieux réussie de toutes celles présentées par les enfants d'école jusqu'à ce jour. Nos félicitations aux élèves et à leurs maitresses pour ce beau succès et le travail qu'ils se sont imposé.

• • •

La Société d'Agriculture de Sainte-Rose a tenu une réunion générale mardi dernier à laquelle Oscar Archambault a été élu président pour 1928, John Craig, vice-président, et Joseph Molgat réélu secrétaire-trésorier; tous les autres directeurs ont été réélus. Ceux-ci vont faire un effort énergique durant l'année prochaine pour recruter un plus grand nombre de membres pour la société.

• • •

Résultat de la dictée donnée par les commissaires vendredi dernier:

Grades 2 et 3 (8 élèves): 1. Jean Molgat; 2. Priscilla Montsion; 3. Aline Lussier; 4. Louis Tardif; 5. Elizabeth Ingelbeen.

Grade 4 (26 élèves): 1. Léon Tardif; 2. Alice Hamelin; 3. Bella Valcourt; 4. Cécile Guyot; 5. Jean-Louis Brunel.

Grades 5 et 6 (22 élèves): 1. Rose-Alma Larivière; 2. Adrienne Robic; 3. Charles-Edouard Gosselin; 4. Béatrice Proulx; 5. Eugénie Montsion.

Grades 7 et 8 (12 élèves): 1. Lorenzo Lussier; 2. Annie Ramsay; 3. Ida Rhéaume; 4. Jeanne Gosselin; 5. Gabriel Rhéaume.

Ecole supérieure (21 élèves): 1. Cécile Guilbert; 2. Jeanne Guilbert; 3. Cécile Gosselin; 4. Marcelle Robert; 5. Marie Saquet.

LETELLIER

Parties de cartes

Le 8 décembre, l'organisation de la partie de cartes revenait de droit aux Enfants de Marie et le programme fut des plus attrayants. Deux comédies: "Quand les chants n'y sont pas... les souris dansent", et "Une courte visite", égayèrent la nombreuse assistance. Il y eut aussi récitation comique par Mlle Annette Gallant et des morceaux de piano bien exécutés.

• • •

Le dimanche 18, c'était au tour de l'A. C. J. C. et il lui fallut tirer des plans pour rivaliser avec les demoiselles, mais les acéjistes sont pleins de ressources et ils eurent recours à un de leurs bons amis, M. Lucien Deschênes, professeur au collège de St-Boniface, avantageusement connu au Manitoba comme possédant une belle voix de basse et une excellente interprétation des nombreuses chansons de son répertoire.

L'annonce de son nom comme devant participer au programme de la soirée attira une foule nombreuse, — 35 tables, — qui goûta plusieurs numéros de bonne chanson française et les applaudissements chaleureux prouvèrent à M. Deschênes comment son concours fut apprécié.

Un duo de piano ouvrit le programme. Mlle Clara Bouchard s'acquitta bien de sa tâche d'accompagnatrice.

Journée de la Sainte-Enfance

Pour répondre aux désirs de notre bien-aimé archevêque et pour suivre l'exemple donné par les autres paroisses, Letellier avait choisi le dimanche 18 comme jour de la Sainte-Enfance.

A la grand'messe du matin, M. l'abbé Chamberland, curé suppléant, parla éloquemment de l'oeuvre des missions.

La quête fut faite par quatre enfants: Mlles Marthe Bruyère et Simone Manseau, accompagnées par Napoléon Comeault et Edouard Loiselle.

Dans l'après-midi, les enfants des trois écoles contribuèrent au programme très intéressant de chants, récitations, dialogues et saynètes se rapportant tous à l'oeuvre des missions. Une nouvelle quête fut faite par Mlles Irène Fraser et Adèle Dupuis, accompagnées par Armand Dionne et Georges Ayotte, et un gâteau de Noël fut vendu à l'enchère.

La jolie somme de $49.25 fut réalisée et cette somme, envoyée au directeur diocésain de l'oeuvre de la Propagation de la Foi lui dira qu'à Letellier comme ailleurs, grâce à l'initiative de notre dévoué vicaire, nous voulons faire notre part pour le soutien de cette oeuvre si importante.

Messe de minuit

Le R. P. Denys Jubinville, O.M.I., est venu prêter main-forte à M. le vicaire à l'occasion de la fête de Noël; il chanta la messe de minuit et prononça le sermon de la messe du jour.

Sous la direction de M. Narcisse Breton, la chorale mixte exécuta la messe de Battman en deux parties, chanta "Adeste Fideles" à l'offertoire et les vieux Noëls pendant la messe de l'aurore.

Gouret et "Curling"

La patinoire est fréquentée par les amateurs de patinage et de "curling" et nos joueurs de gouret sont à se mettre en forme pour affronter les aspirants pour la coupe Molloy, détenue par notre équipe.

Le jeu de "curling" a aussi ses adeptes; plusieurs se sont procurés les pierres et les balais indispensables et l'enthousiasme et l'ambition ne font pas défaut.

Notre équipe junior s'est rendue à Dominion City jeudi dernier et a été victorieuse par 7 à 2.

Vendredi soir, une partie avec les Indiens de la réserve Roseau s'est terminée en notre faveur par 10 à 7. Les Indiens sont de rudes adversaires.

L'équipe de Saint-Charles était attendue dimanche après-midi, mais ne s'est pas rendue.

La Survivance

M. et Mme Emile Gagnon, de Walhalla, N. D., se sont embarqués à Letellier pour prendre part à ce beau voyage.

Jusqu'à la dernière minute, nous comptions sur des représentants officiels de Letellier et de Saint-Joseph; malheureusement, nous avons été déçus. A l'année prochaine donc!

Naissance

Le 3 décembre, à l'hôpital de la Miséricorde à Winnipeg: M. et Mme Adolphe Dionne, une fille, baptisée le 18 à Letellier: Marie-Elaine, Jeannette. Parrain et marraine: M. et Mme Roch Daneault, oncle et tante de l'enfant.

AUBIGNY

Noël et messe de minuit

Les deux sont pour ainsi dire inséparables dans notre pays du Canada, pays de légendes, de traditions lointaines, mais conservées religieusement. La présente est la première de toutes ces traditions nationales canadiennes et le cours des ans n'a rien changé et l'évolution moderne, la mode, les changements divers ne l'affecteront en rien d'ici longtemps, d'abord parce que c'est une fête éminemment religieuse de par son caractère même, ensuite sociale au plus haut point: sous ce rapport, il y a danger que ce côté social l'emporte sur le côté religieux et lui fasse perdre son caractère propre.

Pour nous, en campagne encore plus qu'en ville, Noël a son cachet particulier par la messe de minuit; les décors sont peut-être moins brillants, les chants moins exercés, mais peut-être plus pieux et plus à la portée de l'âme populaire, parce qu'on y chante des cantiques que tout le monde comprend et que la grande majorité connait, tandis que dans combien d'églises de ville, on se croirait au théâtre ou au temple protestant; on entend beaucoup, on comprend très peu et l'on ne retient rien du tout... en général...

Passe pour la remarque... et passons au Noël de chez nous...

Le choeur de chant a rempli la première partie du programme à la grand'messe; la deuxième partie annoncée d'avance et attendue depuis longtemps, a été rendue par les enfants de l'école du village, sous la direction habile et dévouée des deux soeurs institutrices, Mlles Simone et Léonie Guyot. Comme exécution, beaucoup de grandes églises n'ont pas entendu mieux; il n'y avait que les mots et les voix, celles-ci soutenues par un accompagnement obligato, mais très obligato, très discret, très gentil. Pas une syllabe ne se perdait, pas un son hétéroclite ne venait causer des peurs aux assistants comme nous en avons été maintes fois témoins, dans semblables circonstances.

Honneur et merci à nos dévouées institutrices qui se sont donné tant de peine pour arriver à pareil résultat et qui, en plus, ont bien voulu sacrifier les joies de la famille pour procurer à notre grande famille paroissiale le plaisir et la satisfaction uniques en pareilles circonstances.

A mentionner le cantique d'ouverture sur un air bien connu avec paroles adaptées à la fête du jour par notre curé, M. l'abbé Normandeau; soliste, Frs Palud.

Quant au décor de notre pauvre chapelle, il était ni plus ni moins qu'adéquat. La plus belle décoration d'une église étant des figures humaines, c'est tout dire qu'elle l'était au superlatif.

Le côté social a réuni nombre de familles dans des agapes fraternelles où la gaieté et l'entrain se disputaient la palme. Nous avons rencontré des blessés de la guerre aux cartes, d'autres tout couverts de lauriers aussitôt fanés ou gelés, enfin de jeunes couples qui promettent pour l'avenir en 1928!

Dans l'après-midi, profitant d'une température idéale, M. le curé annonça une grande fête pour les tout-petits. D'abord la promenade en traîneau à pleins bords d'enfants bien emmitouflés, encapotés, entortillés de châles, de crémones, de chandails, etc., puis l'entrée à l'église rutilante de lumières aux diverses couleurs, puis les cantiques anciens et nouveaux qui ont bercé nos jeunes ans et nous ont laissé un souvenir impérissable, puis les conseils pratiques appropriés aux enfants, puis encore la vénération à la balustrade de l'Enfant-Jésus, enfin la bénédiction des enfants et le Salut du Très Saint-Sacrement. Le chant a été bien rendu par les enfants de l'école du village.

Mais la cérémonie eût été incomplète sans la distribution à la porte de l'église et à la volée de bonbons, noisettes par M. le curé; ce tangible, ce sucré, ce délectable au suprême pour les petits ne devait-il pas, à sa manière, servir au Bon Pasteur qui disait à ses apôtres: "Laissez venir à moi les petits enfants, car pour eux est le royaume des cieux."

Jour de l'an 1928

Meilleurs souhaits à notre clientèle lectrice des chroniques aubigniennes pour l'an nouveau. Patience et résignation accompagnées d'un courage à tout épreuve. Le correspondant local se porte mieux que jamais, sans doute, grâce aux bons souhaits que lui font "in petto" un certain nombre d'amis disséminés un peu partout sur ce continent...

Bonne et heureuse année et le paradis à la fin de vos jours!

McCREARY

Dimanche dernier un accident bien fâcheux est arrivé chez M. Joseph Ledoux. En effet, quelques jeunes gens du voisinage étaient venus chercher les trois fils de M. Ledoux, pour une partie de chasse dans l'après-midi, lorsque, après s'être réchauffés autour d'un petit feu, le plus jeune des garçons de M. Ledoux, Edouard, était à viser sur une bûche de bois dans le feu. Le second fils, Georges, s'apercevant qu'il avait laissé une mitaine par terre, se retourne et se baisse juste au moment où le plus jeune faisait partir le coup avec sa petite carabine 22. La balle entra sur le milieu de la tête et en sortit aussitôt à un pouce et demi d'où elle était entrée. Le jeune Georges (14 ans) s'affaissa sur la neige en disant les dernières paroles qu'il ait prononcées: "Ah! tu m'as fait mal." Ses compagnons, jugeant qu'ils ne pouvaient l'apporter à la maison, en envoyèrent un annoncer la nouvelle à leur père. Il fut transporté à la maison, et après quelques pansements du docteur il paraissait vouloir vivre, bien qu'il fût sans connaissance. Il mourut cependant après s'être agité quelques minutes, vers les 10 heures du soir.

Son service fut chanté mardi dernier, en présence de nombreux amis, en particulier une nombreuse délégation des enfants de l'école de McCreary, qui ont tenu à l'accompagner à mi-chemin du cimetière. Toutes nos sympathies vont à M. Jos. Ledoux et à sa famille, qui a été si cruellement éprouvée depuis quelques années.

• • •

Noël a été célébré très religieusement par toute la paroisse. Le beau temps aidant, nombreux sont les amis qui se sont visités ce jour-là, et cela sans bruit.

• • •

On se prépare à ouvrir la carrière de gravois pour en transporter sur le grand chemin, après le 1er janvier. C'est à qui ne casserait pas la croûte le premier, quand même.

SAINT-PIERRE

Par un temps idéal, l'église, bien décorée et bien illuminée, était remplie comme dans nos plus grandes fêtes, à la messe de minuit. M. le curé Sabourin officiait, avec diacre et sous-diacre. Le chant, dirigé par Mlle Marie-Paule Bélanger et Mlle Marguerite Bélanger, tenait l'orgue. "Minuit chrétiens", d'Adam, chanté par Sam Saint-Laurent, messe en musique, "Kyrie" et "Gloria" (René Quichaut), "Credo" de A.-L. Battman, "Sanctus" et "Agnus" (L. Blanchon). Tous les cantiques furent chantés en parties. Les solistes étaient: Samuel Saint-Laurent, Jos. Fréchette, C. Dandenault, O. Péloquin, C.-H. Dandenault, H. Bellerive, L. Lambert. Environ sept cents personnes se sont approchées de la sainte table.

• • •

M. le curé a terminé sa visite paroissiale et a été heureux d'enregistrer 245 familles, pour ainsi dire toutes canadiennes-françaises.

SAINTE-GENEVIEVE

Notre dernière partie de cartes, c'est-à-dire celle organisée par M. et Mme Auguste Legal, a été la mieux réussie, jusqu'à date, au point de vue financier, puisqu'elle a rapporté un profit net de $57.15.

Nous tenons donc à remercier toutes les personnes de l'extérieur qui nous ont aidés à réaliser ce montant.

Les différents prix ont été donnés et gagnés comme suit:

Premier prix des dames, don de Mme François Cheramy, Saint-Boniface, gagné par Mme Gabriel Legal, Sainte-Geneviève; 2me prix, don de M. et Mme Auguste Legal, Saltel, gagné par Mlle Eva Vermette, Thibaultville.

Premier prix des hommes, don de M. et Mme Auguste Legal, gagné par M. Ferdinand Fiola, Saltel; 2me prix, don de M. Jos. Dufresne, Sainte-Anne, gagné par M. Alphonse Mondor, Ste-Anne.

Prix de rafle, don de M. et Mme Auguste Legal, gagné par M. Henri Legal, Saltel.

• • •

Nous sommes donc, et avec raison, très satisfaits des activités des quatre derniers mois, puisqu'en septembre une partie de cartes organisée par M. et Mme Jean Belisle rapportait un profit net de $45.60; au mois d'octobre, notre tombola nous procurait $514.77; au mois de novembre, une soirée organisée chez M. Johny Rowan donnait $126.15 de recettes nettes, et ce mois-ci, $57.15. Si nous ajoutons à cela le profit net de nos parties de cartes du printemps et du commencement de l'été — $221.65 — nous atteignons le montant respectable de $965.32 de recettes extraordinaires pour l'année 1927. Pourtant, cette année est, au dire d'un grand nombre, une année de pauvreté et de misère. Que faut-il conclure? Que les années de disette sont parfois celles qui font réfléchir davantage et poussent les gens malgré eux à se tourner vers le bon Dieu et à souscrire plus que d'habitude à l'entretien de sa maison et de son culte. C'est le cas pour la paroisse de Sainte-Geneviève, ce l'est peut-être pour d'autres paroisses.

TRANSCONA

La partie de cartes-concert organisée par la chorale le 18 décembre fut un beau succès. Notre salle paroissiale a répercuté ce jour-là les applaudissements qu'un auditoire nombreux et enthousiaste donnait aux artistes. Tous ont été unanimes à féliciter les organisateurs et les artistes de leur brillant succès.

L'"Ukrainian Girl Orchestra" fut très apprécié. Cet orchestre se compose de vingt jeunes filles. Ces artistes méritent beaucoup d'éloges et des bravos chaleureux ont à plusieurs reprises salué les musiciennes. M. L. Daoust a chanté avec grand succès; on a admiré surtout la pureté et le charme de sa diction. Il a chanté les "Noms canadiens", par Dupaigne, P.S.S., et la "Valse des belles-mères" (O'Brien), qui lui a valu des applaudissements sincères. Espérons qui nous aurons encore le plaisir d'entendre M. Daoust.

M. R. Carrière a été fort agréable dans sa chanson intitulée "La Charité". Les applaudissements qu'il a eus du public nous dispensent d'insister. M. B. Brisebois, pianiste-accompagnateur et professeur de piano, a pu constater que son talent est toujours fort apprécié. Enfin, pour être bref, disons que tous s'acquittèrent de leur rôle avec une maitrise parfaite. C'est un petit triomphe qui demande à se renouveler.

Voici encore quelques noms de ceux qui ont contribué au fonds de l'orgue: Dr Howden, $5; Dr Collin, $5; Dr Laurendeau, $1; T. Eaton, Co., $5; hon. J. Bernier, $1. Nous désirons réitérer nos remerciements à tous nos généreux donateurs et à tous ceux qui nous ont aidés en assistant à la partie de cartes ou autrement.

Voici les gagnants de nos prix: Mmes E. Gauthier, A. Larche, V. Gauthier, W. Garner; messieurs: MM. A. Bergen, Ch. Grégoire, A. Paul, J.-P. Bourque.

• • •

M. Eloi Gagnon, de La Broquerie, était en visite chez des connaissances.

Au musée ethnographique

— Papa! le nègre, il est naturel?

— Mais non, voyons, tu vois bien qu'il est en cire!

— Alors, pourquoi qu'il y a écrit sur la pancarte: "Naturel de la Guinée"?

SAINT-BONIFACE

Archevêché de St-Boniface

A l'occasion du Jour de l'An, S. G. Mgr Béliveau recevra dimanche, immédiatement après la grand'messe, et dans l'après-midi, de 3 à 5 h.

A la cathédrale

Messe de minuit

Comme par les années passées, la messe de minuit a été marquée d'un cachet de profonde émotion religieuse. S. G. Mgr l'Archevêque, dans de somptueux vêtements, a chanté la messe pontificale. Une foule innombrable remplissait la nef. Le chant a été bien exécuté. Une messe de Gastoué, sobre, bien religieuse et très bien rendue. A l'offertoire, le choeur exécuta "Laetentur coeli", de Carturan, aussi "Hodie", de de Lassus, "Puer nobis nascitur", de Schewemann, vieil auteur du 15me siècle. La chorale a aussi exécuté plusieurs vieux Noëls. La paroisse s'est presque entièrement approchée de la Table Sainte. Monseigneur le curé a prononcé un court sermon sur la fête du jour.

Pour la fin de l'année

Samedi soir, à 7 h. 30, un Salut d'actions de grâces sera chanté à la cathédrale avec le "Te Deum".

La chorale

Le directeur de la chorale de la cathédrale nous prie d'annoncer que vendredi soir il n'y aura pas de répétition.

Le sport

Lundi ont eu lieu les premières joutes de la ligue de gouret qui vient de se former en s'adjoignant de nouvelles équipes. Dans une première et intéressante partie, l'Union Canadienne a défait, après une lutte serrée, l'équipe de la "St. Boniface Hardware", par un résultat de 5 à 3. Dans la seconde, le "North Star Oil" a écrasé le "Harris Abattoir" par un résultat de 6 à 0. Le "Harris Abattoir" n'avait pas équipe au complet. Une foule assez nombreuse a suivi la partie. Il s'est fait de beaux coups. Quelques joueurs promettent beaucoup, et s'ils continuent, feront bonne figure dans des équipes supérieures.

Baptêmes

Le 22 décembre — Maurice-Georges-Paul, né le 20, enfant de Louis-Ernest Bétournay et d'Alice Bougard. Parrain, Georges-Michel Bétournay; marraine, Alice Bougard.

Le 22 décembre — Francis-Georges, né le 17, enfant de Joseph Guilbault et d'Henriette McNaughton. Parrain et marraine: Edward Todd et son épouse, née Mary McNaughton.

Le 22 décembre — Marie-Barbara-Emilie-Elizabeth, née le 16 septembre 1916, enfant de Joseph-Emile Lamarche et de Mary-Barbara Caze. Parrain, Joseph Lamarche; marraine, Juliana Delmère, née Lamarche.

Le 22 décembre — Marie-Joséphine-Nathalia-Fanny, née le 15 janvier 1919, enfant de Joseph-Emile Lamarche et de Mary-Barbara Caze. Parrain, Joseph Lamarche; marraine, Juliana Delmère, née Lamarche.

Le 25 décembre — Joseph-Noël-Robert, né le 22, enfant d'Albert Pelletier et d'Anna Pelletier. Parrain, Robert Dormez; marraine, Marie-Louise Pelletier.

Le 25 décembre — Yvonne-Noëla-Flore, née le 25, enfant de Clément Lafrenière et de Cecilia Prud'homme. Parrain, Emile Lafrenière; marraine, Bella Lafrenière.

Sépulture

Le 21 décembre — Inhumé dans le cimetière de la paroisse, Sophie-Renée-Roubi, épouse de Ferdinand Blezy, décédée à l'hôpital à l'âge de 69 ans.

PETITES NOTES

M. et Mme A.-J. Doucet ont le plaisir de faire part à leurs parents et amis de la naissance d'un fils.

TRIBUNE LIBRE

"Minuit chrétiens" et les vieux Noëls

Monsieur le Directeur,

Voici nos belles fêtes de Noël déjà passées: elles nous ont procuré le plaisir d'entendre de beaux chants liturgiques et aussi le "Minuit chrétiens" d'Adam, si sévèrement critiqué dans vos colonnes par Grégorius.

Malgré son origine profane, ce beau chant a, comme toujours, pieusement impressionné les fidèles. Il est cependant vrai que sa facture est un peu théâtrale, mais il n'en a pas moins joui pendant longtemps d'une grande popularité. Toutes les cathédrales et les grandes paroisses de France l'ont adopté, il a fait l'admiration de musiciens et de chanteurs éminents et a relevé les solennités des messes de minuit.

C'est là un passé honorable qui ne mérite pas le dédain.

Mais puisque le Saint-Père Pie X a exprimé le désir de le voir disparaître des offices religieux, tout bon catholique doit le considérer comme un ordre et sacrifier son goût à l'obéissance.

C'est déjà fait en France, où ce chant n'est presque plus admis dans les églises. Il n'en reste pas moins une belle page de musique pieuse, qui doit être gardée dans le répertoire de nos bons chanteurs pour les veillées de familles.

Doit-on traiter de même nos vieux cantiques de Noël? A mon humble avis on aurait grand tort; leurs mélodies suaves de simplicité ne peuvent être accusées de théâtrales. C'est en quelque sorte le folklore pieux de nos ancêtres et les paroles qui s'y rapportent sont aussi l'expression de leur foi vive et sincère. A ce titre, ils sont l'héritage que nous avons le devoir de conserver et dont nous devons être fiers.

Notre jeune maître de chapelle, M. Marius Benoist, l'a sans doute apprécié ainsi, puisqu'il a fait, dans un style artistique, exécuter quelques-uns de ces vieux Noëls. Qu'il en soit remercié!

Son culte pour la musique ancienne nous est garant qu'il voudra bien continuer dans cette voie qui est la bonne.

La fierté, le bon goût et nos vieilles traditions s'en trouveront bien.

Croyez-moi, Monsieur le Directeur,

Votre tout dévoué,

P. C.

LA VIE AU COLLÈGE

Résultats des examens du premier semestre

A mérité un prix d'examen pour avoir conservé les neuf dixièmes sur chaque matière:

Syntaxe — Georges Ramaekers (96.1), Saint-Boniface, Man.

Ont mérité un témoignage "Optime" d'examen pour avoir conservé les quatre cinquièmes sur chaque matière:

Syntaxe — Georges Brodeur (93.3), Joliette, N. Dak.; Joseph Joubert (92.6), Saint-Pierre, Man.; Louis Béchard (90), Lajord, Sask.; Conrad Perron (89.3), Kenora, Ont.

Eléments latins "A" — Paul Brunet (91.2), Saint-Boniface, Man.; Hilaire Gagné (90.6), Saint-Pierre, Man.

Junior Commercial — Charles Peterson (93.2), Otterburne, Man.; Luc Lemieux (90.7), Saint-Boniface, Man.

Concours de dactylographie

Deux médailles de bronze offertes par la "Underwood Typewriter Co.", décernées à Henri Pinvidic (43 mots), Charles Peterson (42 mots).

Deux porte-cartes en cuir offerts par la "Remington Typewriter Co.", décernés à Henri Pinvidic (42 mots), Joseph Ritchot (40 mots).

Proclamations du mois

Vendredi dernier a eu lieu la dernière lecture des notes de 1927. C'était la réunion de famille où les enfants disent à leur père leurs meilleurs voeux et le Père fait descendre sur eux les faveurs du bon Dieu.

La lecture des places d'excellence et de diligence est courte. Puis la distribution des témoignages et des médailles d'honneur suscite un enthousiasme nouveau. Tous les élèves s'associent à la joie des heureux médaillés qui pourront apporter chez eux pour le Jour de l'An cet honorable témoignage de leur travail et de leur bonne conduite.

Le Père Préfet s'arrête: sa voix est plus lente et plus solennelle. Il proclame d'abord les lauréats du concours de dactylographie: Pinvidic remporte les deux premiers prix et est applaudi longtemps.

Puis, rendant sa voix plus grave encore, celui qui distribue récompenses et pensums entonne la formule: "Ont conservé les quatre cinquièmes dans chacune des compositions et ont mérité un témoignage "optime" d'examen". La Syntaxe en a quatre à elle seule, les Eléments latins "A", deux, et le Junior Commercial deux aussi. De nouveau la voix préfectorale résonne dans le grand silence: "A mérité un prix d'examen pour avoir conservé les neuf dixièmes des points sur chacune des compositions. C'est encore la Syntaxe qui est à l'honneur. La salle fait une ovation aux lauréats.

Le silence se rétablit tranquillement, les échos des applaudissements meurent lentement. Le R. Père Recteur commence son discours mensuel, toujours apprécié, plus vivement attendu en ce jour des souhaits du nouvel an. Sa voix voilée n'a pas, comme d'habitude, les accents vibrants, mais elle inspire une religieuse attention: toutes les têtes sont tendues en avant dans l'attente des mots qui éclairent et qui remontent le courage. C'est d'abord un tribut de louange à l'adresse des élèves qui ont mérité quelque témoignage, en particulier la médaille et les "Optime" ou le "prix" d'examen. Les conseils mêlés de souhaits de bonnes vacances reçoivent de la juvénile assistance, qui ne pense qu'au départ prochain, un accueil empressé. Enfin, pour clore cette allocution paternelle, le Révérend Père se lève, pendant que tous ses enfants se jettent à genoux, et d'un geste lent et d'une voix grave bénit sa famille prosternée. Le bon Dieu, qui aime tant les jeunes, du haut de sa gloire, dut se pencher vers cette assemblée inclinée sous la bénédiction de son représentant et verser ses plus abondantes grâces.

* * *

La lecture des notes est finie. Dans les corridors, des groupes se massent autour des professeurs, et par-dessus le bruit, on entend des souhaits qui résonnent gaiement comme des cloches de Noël: "Bonnes vacances! Bonne et heureuse année!" — "Reposez-vous bien", dit un professeur paternel à un sien disciple tout pâle et étiré par la bourrée des examens. Dans un coin, un élève qui n'a pas l'air trop défait, demande anxieusement: "Est-ce que j'ai des examens à reprendre?"

Les groupes se disloquent peu à peu. On voit passer par les corridors des petits empressés, disparaissant sous l'avalanche des paquets, des patins et des gourets; des grands plus dignes, portant au bout du bras une valise rebondie. Tous ont le sourire serein, unique, qui brille, seulement lorsque, petits et grands, travailleurs comme indolents, voient enfin le jour tant convoité, le jour du départ pour les vacances.

Au revoir, au soir du 9 janvier, pour les pensionnaires, et à 8 h. 45 du matin, le 10, pour tous, et... en avant la composition de trois pour l'excellence qui ouvre solennellement le second semestre!...

Lauréats de décembre

Versification — Excellence: René Jacob, Harold Fry. Diligence: Albert Sylvestre, Aurèle Lemoine. Honneurs: Raoul Nadeau, Aurèle Lemoine.

Méthode — Excellence: Armand Joyal, Joseph Caron. Diligence: Armand Joyal, Adrien Jacques. Honneurs: Raymond Dion, Onésime Frenette.

Syntaxe — Excellence: Georges Ramaekers; Joseph Joubert et Georges Brodeur. Diligence: Georges Brodeur, François Brunet. Honneurs: Joseph Joubert, Léo Bernier.

Eléments latins "A" — Excellence: Paul Brunet, Hilaire Gagné. Diligence: Yves [illegible] Avoine. [illegible] Hilaire Gagné.

Eléments latins "B" — Excellence: Arthur Massicotte, André Dionne. Diligence: Arthur Massicotte, Jean Scotnicky. Honneurs: Jean Scotnicky, Arthur Massicotte.

Senior Commercial — Excellence: Jean Blais, Simon Lemire. Diligence: Moïse Cormier, Joseph Ritchot. Honneurs: Joseph Ritchot.

Junior Commercial — Excellence: Luc Lemieux, Charles Peterson. Diligence: Charles Peterson, René Ruel. Honneurs: Alphonse Savard, Peter Colistro.

Eléments français — Excellence: Raoul Bissonnette, Arthur Burley. Diligence: Raoul Bissonnette, Arthur Burley. Honneurs: Arthur Burley, Maurice Fouasse.

Préparatoire français — Excellence: Joseph Burley, Paul Gauthier. Diligence: Joseph Burley, Francis Sheedy. Honneurs: Francis Sheedy.

English Preparatory — Excellence: Roger Vrignon; William Campbell. Diligence: William Campbell, Russell Bowman. Honneurs: William Campbell.

UNION CANADIENNE

Victoire! Victoire!

Notre équipe a fait mordre... la neige à l'équipe adverse lundi par un résultat de 5 à 3. Nos joueurs étaient alignés comme suit: Buts, G. Toussaints; défenses: G. Senez et O. Bockstael; centre, Th. Marius; ailes: J. Brisson, J. McCaughan; substituts: H. Deleuw et A. Couture.

Et il nous manquait Auguste, qui a mal à l'épaule! Que dire si Auguste eût été là!

La vie... à l'Union

C'est à peu près le titre du journal que nous allons sortir sous peu. Un journal? Oui, messieurs! Avec l'an nouveau il verra le jour. Nous lui souhaitons longue vie et prospérité. Je n'ose en parler car, tout extraordinaire que cela paraisse, le journal pourra parler lui-même dès sa première minute d'existence.

Nos souhaits

Les directeurs de l'Union Canadienne sont heureux d'offrir à leurs membres une bonne et heureuse année et les assurent de leur intention de continuer à se dévouer à l'oeuvre qui les intéresse. Les directeurs offrent à tous leurs amis les mêmes souhaits et remercient cordialement tous ceux qui ont montré de la sympathie à leur association au cours de l'année qui vient de s'écouler.

L'an neuf

Encore une année qui s'en va dans l'éternité. Somme toute, nous avons lieu de nous réjouir des résultats acquis au cours de ces douze mois. Nous avons progressé. Nous avons essayé de fournir à nos membres un local sain et intéressant et nous avons passablement réussi. Un beau terrain de tennis, plusieurs autres améliorations intérieures montrent que la Providence nous a permis de progresser. Au début de l'an neuf nos espérances sont plus brillantes que jamais.

DE NOTRE PAYS LES FOURRURES

Les vastes solitudes du Nord-Ouest en fournissent la majeure partie

Le Canada compte parmi les plus importants pays producteurs de fourrures. Les pelleteries brutes constituent l'une des principales denrées commerciales de la moitié septentrionale du continent nord-américain; elles représentent même le seul produit économique que l'on puisse tirer d'immenses étendues du Dominion. Ces grandes réserves naturelles, de même que les fermes d'élevage des animaux à fourrure, permettent à chaque province et territoire du Canada de contribuer à la production globale. Durant les douze mois terminés le 30 juin 1926, le nombre de peaux obtenues a été de 3,686,148, leur valeur atteignant $15,072,244.

Depuis une époque fort reculée, les fourrures ont joué un rôle important dans la vie économique du Dominion, et à l'heure actuelle elles figurent parmi nos principales denrées commerciales. Au cours des vingt dernières années, le commerce des fourrures a pris une expansion remarquable dans l'Amérique du Nord et les changements survenus du fait de la grande guerre ont été à l'avantage commercial du Canada. Les centres européens du commerce de fourrures n'ont plus leur prépondérance d'avant-guerre, car de puissants marchés de distribution ont été établis depuis quelques années à Montréal, Winnipeg, Edmonton et Vancouver, au Canada, ainsi qu'à New-York, aux Etats-Unis. Des fourrures valant des millions de dollars sont vendues à l'enchère chaque année à ces endroits, où se réunissent des acheteurs venus de toutes les parties du monde. L'importance du commerce des fourrures au Canada est indiquée par les chiffres des exportations et des importations fournis par le Bureau fédéral de la Statistique. Les exportations de fourrures sont passées de $5,668,000 en 1914 à $20,608,687 en 1927, et les importations, qui s'élevaient à $3,755,000 en 1914, ont atteint $13,315,124 en 1927. La valeur des fourrures manufacturées au Canada en 1925, année la plus récente pour laquelle on possède des statistiques, a été de $14,142,863, soit une augmentation de 15 pour cent comparativement à l'année précédente. Le nombre de peaux traitées dans les établissements de pelleterie a été de 4,190,351.

La majeure partie des peaux obtenues chaque année au Canada provient des trappeurs. Durant l'hiver plusieurs milliers de personnes pratiquent — durant tout ou partie de leur temps — le piégeage des animaux à fourrure. Les principales espèces prises sont le castor, le pécan, le renard, le rat musqué, le vison, la martre, le lynx, le raton, la moufette, le glouton, le loup et la belette. L'élevage des animaux à fourrure, particulièrement celui du renard argenté, se pratique aujourd'hui dans toutes les provinces du Dominion, ainsi que dans le territoire du Yukon, et la valeur des peaux provenant de cette source a constitué en 1926 à peu près cinq pour cent de la valeur totale des pelleteries brutes produites dans tout le Canada. Bien que le renard se soit montré le plus facile à domestiquer, d'autres espèces sont également élevées en captivité, savoir: le vison, le raton, la moufette, la martre, le pécan, le coyote, le castor et le rat musqué. Le mouton d'Astrakan et le lapin chinchilla sont également élevés avec succès au Canada.

Le Dominion, grâce à son hiver froid et sec, produit des fourrures de la plus haute qualité. Ses vastes régions inhabitées constituent aujourd'hui l'unique réserve naturelle d'animaux sauvages du continent américain. D'immenses étendues boisées et montagneuses renferment les nombreuses espèces qui nous approvisionnent en pelleteries brutes, et l'application des principes de conservation devra permettre à ces ressources de jouer longtemps encore un rôle important dans la vie économique du Dominion.

Langage des fumeurs

L'homme qui enfonce profondément le cigare ou la cigarette dans la bouche est une nature abrupte, sceptique et résolue.

Celui qui coupe le bout du cigare avec ses dents est un insouciant, celui qui le coupe avec un instrument est un circonspect.

Celui qui fume des cigares blonds aime la danse, les vins fins, les pâtisseries.

Celui qui fume des cigares bruns est beau joueur, spéculateur et a un penchant pour les liqueurs fortes.

Celui qui tient son cigare avec une pince d'argent est fastueux et dédaigneux, prétentieux.

Celui qui fume son cigare jusqu'au bout est un mari constant, un ami fidèle, un esprit persévérant.

Celui qui le jette à moitié consumé est volage, blasé.

Celui qui laisse fréquemment éteindre son cigare manque de mémoire, d'études mathématiques, mais non d'indulgence.

Celui qui fume lentement son cigare est un rêveur, un être caressant, un peu voluptueux.

Celui qui fume vite son cigare est une nature vive, aimant les sports, les voyages.

Enfin, celui qui s'endort en le fumant est un être doux, paisible et sans ambition.

Mais, en faisant ces remarques, bien veiller à ne pas froisser les fumeurs et les fumeuses!

Le bon fils

Chez le juge d'instruction:

— Vous avez ouvert avec un rossignol la porte de la bijouterie où vous avez été surpris.

— Oui, Monsieur le juge, je n'ai pas voulu mourir sans m'acquitter de la promesse que j'avais faite à mon pauvre père.

— Quelle était donc cette promesse?

— Je lui avais juré que j'ouvrirais un magasin de bijouterie.

MARIO DONAL

Les Ruines Fleurissent

Feuilleton de la "LIBERTÉ"
No 8

XXI

Monique à André

Mon cher André,

Les nouvelles que vous portera cette lettre sont les meilleures que vous ayez encore reçues. Mme Evrard est à peu près complètement remise de ses accidents de santé; les forces de mon cher papa reviennent sensiblement, et si je ne me souvenais du cruel diagnostic du docteur, je me reprendrais à l'espoir d'une totale guérison. Mais quand j'essaye d'oublier cette désolante prophétie qu'il m'a laissée comme adieu, elle se rappelle à moi et fait dans ma tête le bruit d'un battant de cloche, de la cloche des trépassés.

Mon père chéri s'applique d'ailleurs à paraître constamment gai, aimable, oublieux de lui-même. Vous l'avez toujours connu ainsi.

Si, comme on l'a dit, aimer c'est préférer les autres à soi-même, nul n'aime mieux que mon si cher papa.

Nous vivons beaucoup l'un avec l'autre, l'un pour l'autre, car Ninette accapare sa mère et l'empêche de consacrer à son mari autant de temps qu'elle le voudrait. Mme Evrard se laisse entraîner par sa fille, qui éprouve le besoin incessant de changer de place, qui ne peut se fixer à rien. Elle ne jouit d'un peu de liberté que durant les séances de tennis et les cours, que la jeune despote esquive le plus souvent possible. Père ne réagit plus; il n'en a plus la force et laisse aller les choses, qui cependant le font intimement souffrir. Ninette profite abondamment de la liberté que lui donne ce silence découragé.

Hier, père chéri s'est ouvert à moi.

— Je crains fort, m'a-t-il dit, que ma pauvre bien-aimée Louise n'ait à souffrir mort et passion du fait de cette petite enragée. Nous sommes tous les deux coupables et porterons chacun notre peine. Mais je m'effraye à l'idée de ce qui l'attend quand je ne serai plus là.

Ma gorge se contracta si fort que je ne pus protester, même par un signe. Il reprit après un petit silence:

— Monique, ma fille, ma vraie fille, sois aussi et toujours sa fille, à elle, la pauvre chère créature qui t'a choyée comme une mère. Je te la lègue comme mon plus précieux héritage. Promets-moi de ne point la délaisser si elle est malheureuse. Je ne te demande pas, entends-moi bien, de lui dévouer exclusivement ta vie, de lui sacrifier ton bonheur, la joie de ton futur foyer, mais seulement de ne pas t'éloigner d'elle. Elle vivra au Châtelier jusqu'à la fin, toi à Orléans, puisque les circonstances y fixeront ton mari. Je vous en conjure tous les deux.

L'attendrissement coupa les mots qu'il voulait ajouter. Je l'embrassai et lui jurai de recueillir son legs d'amour. Je m'engageai pour vous aussi, mon cher André, parce que nous n'avons qu'un coeur à nous deux.

Nous avons pleuré ensemble, cher papa et moi; il pleurait sur sa Louise toujours chérie, et moi sur lui. Depuis, il est, dit-il, plus tranquille. Il a ma promesse sacrée, il ne sera jamais trompé.

Il a fait ici une connaissance précieuse, un saint missionnaire des terres de l'Océanie dont la conversation l'enchante et l'élève doucement vers le ciel où lui-même s'achemine. Je bénis Dieu de cette joie qu'il lui ménage, de ce réconfort qu'il lui donne dans la pénible épreuve de cette longue maladie. Quand père est trop fatigué pour sortir, le P. Antoine vient à la maison. Je vous écris pendant qu'ils sont ensemble. Ninette et sa mère sont parties tout à l'heure pour assister à une matinée de musique chez mistress Palmers, dont les filles sont les amies de cours de Ninette, amies qui ne me plaisent guère. J'ai essayé une fois d'exprimer mon sentiment; Mme Evrard m'a intimé la défense de juger ces jeunes filles avec mes idées propres — des idées à bésicles, comme dit Ninette.

La pauvre enfant n'a rien à gagner à cette fréquentation; ces demoiselles, qui sont bien de leur pays et de leur temps, affichent une éducation déplorable, et Ninette, à leur contact, s'éduque à l'américaine. Elle copie leur coiffure, leurs gestes, leur démarche, leur parler et même leurs flirts. Mme Evrard ne voit pas tout le manège évaporé et dangereux de sa fille, mais j'en suis fort tourmentée.

Il faut que je vous dise de Mme Evrard quelque chose qui m'a touchée. Vous savez, car père l'a dit souvent devant vous, quelle nature droite et généreuse elle fut avant que son adoration pour sa fille n'ait un peu rétréci son coeur et faussé, sur certains points, la stricte équité de son jugement. Il y a quelques jours, elle fut amenée, par des circonstances inattendues, à prendre parti pour moi contre Ninette, dans une assemblée nombreuse. L'effort dut lui coûter; elle le fit, néanmoins, et je ne puis vous exprimer la gratitude dont mon coeur déborde.

On dansait chez la comtesse d'Ory en l'honneur des dix neuf ans de ma chère Françoise. Ninette, poussée par je ne sais quel diable, déclara en plein salon que je n'étais qu'une enfant abandonnée recueillie par la charité de ses parents.

Je fus peinée de cette révélation parce que les personnes étrangères qui l'entendirent pouvaient suspecter l'honorabilité de mes chers disparus. Mais Mme Evrard prit aussitôt la parole, remit au point, dit que sa fille, sans le vouloir, dénaturait les choses. Elle expliqua que, n'ayant pas d'enfant, son mari et elle avaient adopté une petite orpheline dont la famille était connue et estimée de toute la ville.

Mon coeur a battu très fort de plaisir, de vrai plaisir. Tout ce que j'ai pu avoir quelquefois à souffrir de l'exclusivisme de sa tendresse maternelle, je l'oubliai en cet instant. Cette déclaration spontanée, pour la vérité, aux dépens de la confusion de Ninette, me montra tout ce qu'il y avait encore d'excellent dans l'âme de Mme Evrard. Son silence eût été une lâcheté; elle est incapable d'une action basse. Ah! pour cette minute, je lui garde une reconnaissance profonde.

Vous voyez, André, qu'elle est bonne, malgré des apparences qui nous ont fait souffrir; je dis "nous" parce que mes peines sont les vôtres; depuis si longtemps, tout nous est commun, ce qui atteint l'un blesse l'autre; une seule joie nous suffit pour être heureux, et si elle est toute petite, elle se double du seul fait que nous sommes deux à la goûter.

Ah! cher André, si mon bien-aimé père pouvait vivre malgré les navrants pronostics du docteur! s'il recouvrait bientôt toutes ses forces, nous retournerions dans la chère maison, et nous recommencerions la douce existence d'autrefois.

Il est ici en tranquillité absolue, tellement sûr de vous et de l'oncle Noris qu'il se décharge de tous les tracas de la fabrique et ne se préoccupe pas plus de ses affaires que si elles n'existaient pas. Quand il m'arrive — oh! rarement — d'en parler, il dit en souriant: "André est là." Ami, merci pour votre dévouement qui lui donne cette sécurité.

J'entends remuer dans sa chambre. Le P. Antoine va sortir. Je vous quitte pour l'accompagner jusqu'à la porte; j'aime à sentir sur mon front la croix qu'il y trace pendant que ses lèvres murmurent une rapide prière. La bénédiction de ce saint nous portera bonheur, car elle est pour vous comme pour moi. Nous partageons jusqu'à la fin ce que Dieu nous enverra. Nos coeurs sont liés pour tous les jours, qu'ils soient pires ou excellents.

Adieu, mon cher André.

XXII

Ninette n'avait pas laissé passer sans récrimination la protestation de sa mère chez la comtesse d'Ory.

— Tu me le payeras, avait-elle dit avec plus d'énergie que de respect. Me donner un démenti en public... Assurer que Monique est ta vraie fille alors que tu as dit cent fois qu'elle ne t'est rien de rien... Je ne t'embrasserai pas de quinze jours. Que ta "vraie" fille te caresse; je ne supporte pas d'être lâchée de pareille façon. Toutes ces pimbêches vont rire dans mon dos.

— Voyons, ma Ninette...

— Je ne suis pas "ta" Ninette, puisque l'autre est "ta" Monique. Je ne veux plus qu'elle paraisse à mes dépens, "ta" Monique. Si tu t'avises d'accepter encore pour elle une seule invitation, tu verras ce dont je suis capable.

Elle plongeait dans les yeux de Mme Evrard son regard plus que jamais étrange et qui affolait la pauvre mère. L'acuité du souvenir des angoisses subies lors de l'escapade de Bruxelles n'était point amortie dans ce faible coeur. Elle ne s'exposerait plus à cette torture.

Ninette poursuivait d'un ton bref, qui martelait les mots:

— Nous sommes invitées chez Mme Salmon dont la fille Gina est ma grande amie. C'est une matinée de musique. Si ta Monique y assiste, elle sera priée de chanter, de jouer, d'exhiber ses talents. Ses talents, cela fait pouffer. Bref, elle m'horripile. Il n'y en a que pour elle. Tous les jeunes gens sont autour d'elle; c'est à qui demandera la faveur d'un tour de valse, à qui se précipitera, la bouche en coeur, pour la conduire au buffet. Pendant ce temps, moi qui suis l'unique fille, l'héritière, je suis traitée en suivante de la princesse. Tu m'entends bien; elle ne viendra pas à cette matinée. Je ne le veux pas. J'ai seize ans et entends garder ma place; je ne suis plus une gamine.

— Quel prétexte pour expliquer?...

— Est-ce qu'ils manquent, les prétextes? Qu'elle garde père... Ils n'en seront fâchés ni l'un ni l'autre. D'ailleurs, par principe, père déteste tous ceux qui me plaisent. Nous n'avons pas les mêmes goûts et j'en suis joliment contente. Enfin, tu marcheras, c'est dit.

Cela avait été dit, en effet.

Mme Evrard ressentait néanmoins quelque confusion de sa faiblesse. Il lui avait fallu montrer un peu de duplicité et marquer, de l'état de son mari, une recrudescence d'inquiétude qu'elle n'éprouvait pas, témoigner qu'elle ne le quitterait de nouveau qu'avec ennui.

— Deux fois dans la même semaine, c'est trop, disait-elle à Monique, mais comment refuser? Ninette aime tant cette petite Gina!...

— Mère, ne privez pas Ninette de ce plaisir et faites-moi la grâce de me laisser à la maison, avait prié Monique. Je crois que vous avez tort de vous préoccuper de l'état de père, mais je serai enchantée de rester avec lui pendant que vous accompagnerez la chère enfant.

C'est pourquoi Monique écrivait à André en un affectueux coeur à coeur pendant que Ninette paradait dans le salon de Gina et mettait sa mère au supplice.

Mais un domestique vint apporter un mot à Mme Evrard.

M. Evrard avait eu une syncope, suivie d'une crise d'étouffement. Monique, effrayée, appelait auprès de lui la femme et la fille du cher malade.

Quand elles arrivèrent, il se trouvait mieux; le docteur les rassura.

Ninette bougonna, quand elle fut sortie de la chambre de son père.

— Stupide! nous déranger pour rien quand je commençais à m'amuser... Tu ne fais que des sottises.

Monique ne put empêcher son regard de devenir sévère.

— Aimerais-tu mieux que cette syncope eût emporté ton papa? reprocha-t-elle à l'écervelée.

L'alerte avait été vive, mais brève. Le lendemain, M. Evrard se sentit si bien qu'il accepta la proposition de la comtesse, transmise par Françoise, de faire une promenade en voiture. Mme Evrard, qui souffrait d'une violente migraine, et Ninette, qui boudait, s'exclurent de cette partie.

C'était la veille de Noël, une splendide journée, comparable à une veille de Pâques. Les promeneurs longèrent la côte, et la symphonie du bleu de la mer et du bleu du ciel fut pour leurs yeux émerveillés une jouissance rare.

Au retour, Monique demanda à passer devant la modeste chapelle où le P. Antoine exerçait un laborieux ministère. Il y disait la messe, confessait, réunissait les enfants arriérés pour des catéchismes supplémentaires.

— Ce soir, il y aura foule dans toutes les églises, dit Françoise; nous pourrions nous confesser maintenant.

Mme d'Ory approuva. Le petit sanctuaire était rempli d'une ombre fraîche et de l'odeur de vernis des sapins encadrant une humble crèche. Quelques enfants, des femmes se succédèrent dans le confessionnal, pendant que M. Evrard, la comtesse et ses compagnes priaient devant l'autel fleuri de mimosas.

Ce fut leur tour de défiler au saint tribunal, et Monique fut soulevée de joie en voyant M. Evrard imiter ce geste de piété. Ce serait la première fois qu'il communierait en dehors de la communion pascale à laquelle il était rigoureusement fidèle.

— Je t'accompagnerai demain à la messe matinale, dit-il à Monique quand ils furent de retour. Ainsi je remercierai Dieu qui semble vouloir me rendre la santé, car je suis bien mieux depuis quelque temps, bien mieux. Hier, j'eus un moment d'angoisse, je me sentais étouffer. C'est fini, heureusement fini.

— La promenade ne t'a point fatigué?

— Du tout. A peine une petite crispation nerveuse à la gorge de loin en loin. Oh! rien de sérieux, se hâta-t-il d'ajouter.

Il demanda sa femme. Elle reposait, toujours souffrante. Ninette était sortie avec Rosine.

— Lis-moi le journal, dit-il à Monique.

Il s'installa dans son fauteuil, les mains croisées sur ses genoux.

La jeune fille commença sa lecture. Au bout d'un instant, elle s'arrêta:

— Tu dors, père chéri?

Il se mit à rire.

— Je suis tout de même un peu las; mes yeux se ferment. Je vais dormir cinq minutes.

Il tendit ses lèvres vers la jolie tête penchée sur lui.

— Embrasse-moi, mon aimée. Ne t'en va pas. Je te fausse compagnie pendant cinq minutes, pas plus.

Elle prit dans sa corbeille à ouvrage une pèlerine de grosse laine à terminer et alla s'asseoir près de la fenêtre. On n'entendit plus que le tac des secondes.

Pierre Evrard ferma les yeux.

Il ne les rouvrirait plus sur les choses d'ici-bas. Son âme venait de prendre son vol et de se plonger dans la paix éternelle.

Monique cessa un moment de travailler.

— Comme il repose tranquillement, mon père chéri! se dit-elle. Quelle paix sur son beau visage!

Le crochet se remit à courir dans la laine.

— Les cinq minutes s'allongent; ce serait péché de le réveiller; pourtant, c'est l'heure de lui donner ses gouttes et son lait.

Elle se leva et, sur la pointe des pieds, se dirigea vers la porte afin de donner à la cuisinière l'ordre de tout préparer.

En passant, elle voulut effleurer d'une caresse les doigts blancs enlacés et se pencha:

— Dieu!

Le cri s'étrangla dans sa gorge. Elle courut presser le timbre électrique et revint vers le fauteuil, souleva la tête qui s'abandonna.

Le domestique apparut, inquiété par la violence de la sonnerie.

— Le docteur! cria Monique.

— Monsieur a encore une syncope?

— Vite, vite, du secours!

Debout près du corps glacé, elle essayait de faire couler entre les lèvres exangues le cordial qui, la veille, avait eu un effet prompt et bienfaisant.

Le valet, en sortant, informa la cuisinière, qui accourut avec Mme Evrard tout de suite prévenue.

— Pierre s'est trouvé mal? dit celle-ci. Aussi, c'était bien imprudent de le laisser sortir après la crise d'hier.

Monique, affreusement bouleversée, ne pouvait répondre. Elle se tenait maintenant immobile comme la statue de la désolation.

— Enlève-lui donc sa cravate, fais quelque chose, reprit Mme Evrard; ce n'est pas en le regardant que tu le sortiras de cet évanouissement.

— Attendons le docteur, dit la jeune fille avec effort.

Un long sanglot secoua ses épaules.

Alors l'idée terrible pénétra dans l'esprit de Mme Evrard. Elle dit à mots heurtés:

— Pierre est évanoui, n'est-ce pas? comme hier? rien de pire qu'hier?

Monique n'osa répondre.

— Oh! Dieu! est-ce que...?

Mme Evrard jeta un cri surhumain et étreignit le bras de la jeune fille, qui pâlit de douleur.

— Veux-tu me faire croire qu'il est mort?

Elle toucha les doigts de marbre et recula, hagarde.

— Ce n'est pas vrai, mais ce n'est pas vrai; il ne peut pas être mort; il ne m'aurait pas quitté ainsi, sans m'appeler pour l'adieu, pour le dernier baiser. Pierre, Pierre, reviens à toi; parle-moi, mon Pierre, souris-moi...

Le docteur entrait.

Monique soutenait Mme Evrard qui délirait. Il s'approcha rapidement, leva les paupières sur les yeux morts, chercha le souffle entre les lèvres légèrement décloses, écouta le coeur silencieux et se releva sans parler.

C'était l'horrible certitude. Mme Evrard perdit connaissance; les domestiques l'emportèrent, et le docteur les suivit pour donner à la pauvre femme les premiers soins.

Monique resta seule, écroulée près du cadavre, la pensée comme éteinte, le coeur perdu.

Quand le docteur reparut, elle se leva.

— Je me mets à votre disposition, Mademoiselle, dit-il. Je vais vous envoyer deux religieuses; elles enseveliront votre père; ensuite, l'une d'elles veillera et l'autre soignera Mme Evrard.

— Comment est-elle?

— Son état est inquiétant; elle a reçu un choc trop fort pour sa faiblesse. Je reviendrai ce soir. Je me charge des déclarations, et, si vous avez des télégrammes à expédier, usez de moi.

— Merci, Monsieur, vous êtes bon. Il faudrait prévenir M. André Noris, 1, rue du Faubourg-Bannier, à Orléans; son numéro de téléphone est 219, et télégraphier au Dr Aublin, route d'Orléans, à Olivet.

Dès que les religieuses furent arrivées, Monique les laissa procéder à la funèbre toilette et alla auprès de Mme Evrard qui ne la reconnut pas; elle poussait de faibles plaintes, incessantes.

Ninette rentra vers ce temps-là; elle pleura bruyamment et refusa avec des gestes d'effroi d'entrer dans la chambre mortuaire.

— Je mourrais de peur, affirma-t-elle.

Monique la laissa et retourna prier.

Aussitôt qu'elles apprirent le douloureux événement, la comtesse d'Ory, Françoise et Mlle Durosel accoururent, et ce fut pour Monique le plus efficace des adoucissements à son chagrin filial.

Elle ne quittait le funèbre chevet que pour prodiguer à Mme Evrard les douces paroles, les tendres caresses. C'était pour elle un supplice incessant que d'entendre les gémissements de ce délire.

— On m'a volé mon Pierre; il est parti sans m'embrasser. Il était à moi seule, et on me l'a pris... Je veux Pierre. Je veux aller avec Pierre. Voleuse, voleuse! criait-elle en fixant devant elle ses yeux égarés.

A la première de ces imprécations, Monique crut mourir de désespoir. Etait-ce à elle qu'elles s'adressaient? C'était elle qui avait reçu le dernier regard de Pierre Evrard, son dernier sourire, son dernier baiser; à elle qu'il avait dit: "Embrasse-moi, mon aimée."

Son coeur éclatait.

— Voleuse! répétait Mme Evrard, dressée sur ses oreillers, ses cheveux gris épars autour de son visage décomposé, et tendant le poing vers le fond de la chambre.

La voleuse, c'était la mort qui était venue sournoisement éteindre la faible lueur palpitante encore dans l'esprit de Pierre Evrard. Elle avait fait la nuit et tranché sans bruit le fil léger, et l'âme libérée avait pris son vol sans que rien révélât son départ.

Etait-ce la faute de Monique si elle n'avait pu appeler personne auprès de lui?

Son coeur endurait une torture indicible, une véritable agonie. L'arrivée d'André et de M. Aublin la réconforta.

Quel revoir pathétique devant Pierre Evrard endormi! L'âme si parfaitement bonne qui avait logé dans ce corps émacié y avait imprimé le sceau d'une grandeur surprenante et d'une béatitude surhumaine. L'amertume des regrets s'apaisait à sa vue. On le sentait heureux à jamais.

— Cette fin soudaine était prévue, dit M. Aublin. Il est parti sans secousse, sans souffrance. J'envie une pareille mort. Allons, chère fille, sois courageuse; la tâche continue.

— Je suis prête, affirma Monique.

• • •

Elle devait souffrir d'une peine nouvelle. L'état de Mme Evrard s'améliora un peu, mais elle ne serait pas apte à voyager avant plusieurs semaines.

M. Aublin et André durent seuls conduire le cher mort dans le caveau des Evrard, au cimetière Saint-Jean, tout près des lieux où il avait vécu sa vie laborieuse et honorée.

Mme Evrard n'avait encore qu'une demi-conscience des choses quand le cercueil quitta la villa. Elle était plus calme; un délire paisible, si l'on peut accoupler ces deux mots, continuait à embrumer son cerveau.

— Pierre avait des affaires pressées, disait-elle à ses gardes dévouées; il est parti devant; nous le rejoindrons la semaine prochaine.

Jamais elle ne prononçait le mot mort. Elle parlait de son mari comme s'il était seulement absent.

— Tu étais là? demandait-elle à Monique.

— Oui, mère.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit?

— Qu'il voulait dormir un peu.

— Dormir au moment de s'embarquer! Quelle drôle d'idée! Et toi, qu'est-ce que tu faisais?

— Je travaillais.

— Il t'a embrassée en partant?

— Oui.

— Pourquoi ne m'a-t-il pas embrassée aussi?... Il était pressé?... Ah! oui, ses affaires...

Monique étouffait pendant ces colloques. Grand Dieu! si Mme Evrard ne recouvrait jamais sa pleine raison! Quel comble de douleur!

Quand elle vit emporter le cercueil, son courage l'abandonna. C'était fini; elle n'avait plus rien au monde.

— Plus orpheline encore! criait-elle en sanglotant sur l'épaule de Françoise.

Doucement, la future Bénédictine l'obligea à relever la tête.

— Il vous reste un trésor, chère petite amie. Votre bien-aimé disparu ne vous a-t-il pas donné M. Noris? Pleurez aujourd'hui, mais espérez une joie prochaine, celle que Dieu vous ménage.

Elle la força, les jours suivants, à parler de M. Evrard et d'André, à lui raconter les souvenirs de son adolescence. C'était dans le tranquille hôtel du faubourg Bannier que se trouvaient les plus chers. Au Châtelier, elle avait souffert souvent; à Orléans, jamais.

Ainsi s'émoussait la pointe des regrets qui transperçaient l'âme de Monique.

Un jour, Françoise dit à son amie:

— Voilà une chose inattendue qui me rend extrêmement heureuse. Notre chère Jeanne-Marie fait à bonne-maman une proposition extraordinaire et intéressante. Il s'agirait, afin de faire échec aux oeuvres franc-maçonnes, d'acheter une maison avec beau jardin et vastes dépendances, qui touche au couvent. On y établirait une école ménagère et un dispensaire. Bonne-maman est assez riche pour traiter de misère les frais à couvrir. Elle se propose de faire construire un pavillon dans le jardin et de vivre auprès de ses deux filles, car cet arrangement me permettrait d'entrer tout de suite au noviciat. L'excellente Mlle Durosel, qui est diplômée de la Croix-Rouge française, dirigerait le dispensaire, et sa vie serait désormais garantie contre tout aléa. Ainsi nous ne nous quitterions plus, Monique chérie. Le bon Dieu est-il assez ingénieux quand il s'agit de gâter ses enfants?

Les paroles de Françoise rafraîchissaient l'âme de Monique. Un sourire, le premier, éclaira son visage tiré, aminci.

A présent, les deux amies rêvaient de cette joie.

XXIII

La mort est toujours suivie de mille nécessités qui ajoutent à sa cruauté propre d'insupportables taquineries.

Ceux qui pleurent ne sont pas libres de s'abandonner à leur tristesse; ils ont cru toucher le fond de la peine au moment de la disparition de l'être cher; ils découvrent bientôt que chaque jour met une charge nouvelle sur celle dont ils étaient accablés.

L'état de Mme Evrard ne permit pas de régler immédiatement la succession du défunt, et les Noris continuèrent à mener les affaires industrielles. Le reste attendrait.

La malade ne put quitter Cannes que le 10 février. Par une attention délicate, la comtesse d'Ory fixa au même jour son départ. Elle se rendait également à Orléans où elle devait s'occuper de la fondation à laquelle elle consentait. Monique ne voyagerait donc pas seule avec la triste convalescente et l'insupportable Ninette.

Dès l'arrivée, il fallut régler des questions épineuses qui ravivèrent les douleurs de Mme Evrard et de Monique. Le testament du défunt priait le Dr Aublin de faire émanciper Monique et d'accepter la tutelle de Ninette. Il donnait à sa fille adoptive cent cinquante mille francs. Le reste de sa fortune serait partagée entre sa veuve et son enfant.

Mais, dans une lettre datée de Cannes, le défunt exprimait à son notaire le désir de se retirer des affaires et lui demandait conseil. Il songeait à céder la fabrique à André Noris à un prix inférieur à sa valeur réelle, afin que la différence constituât l'apport dotal de Monique. Le jeune homme payerait, pour le surplus, des annuités proportionnées à ses bénéfices.

— Mais ce n'était qu'un projet, expliqua le notaire, un désir, non une décision ferme. Aucun chiffre n'a été posé, aucun arrangement stipulé. Cette lettre n'est donc pas un document légal; elle n'aurait de valeur qu'autant que Mme Evrard voudrait réaliser...

Le visage fermé de la veuve lui fit couper sa phrase. Il reprit sur un autre ton:

— Je dois dire tout de suite, dans le cas où vous tiendriez, Madame, à liquider autrement la situation commerciale, que j'ai reçu des offres...

— Vous les étudierez, fit-elle. Je désire, en effet, me libérer le plus vite possible des soucis d'affaires.

M. Aublin eut avec elle un entretien particulier, et si l'état précaire de sa cliente ne lui avait imposé des ménagements, Mme Evrard eût entendu des paroles sévères.

Eh quoi! elle marchandait son obéissance aux volontés du cher mort! Elle pourrait, d'un coeur léger, faire passer en des mains indifférentes la maison Evrard où quatre générations avaient édifié un labeur utile? L'avoir du défunt, bâtiments industriels et outillage compris, s'élevait, d'après le dernier bilan, à 2,200,000 francs. Ne serait-elle pas assez riche?

— —Je ne veux pas frustrer Ninette de la moindre partie de l'héritage de son père. Ce serait manquer à mon devoir. Une dot de cent cinquante mille francs suffit à Monique. Elle n'a droit à rien. Avouez que ce serait abusif de lui donner tout.

Le docteur repartit, mécontent:

— Impossible de raisonner avec vous; vous sortez tout de suite de la question. Qui est-ce qui parle de donner tout à Monique?

— Pierre l'a trop aimée.

Il ne put retenir sa réplique:

— C'est qu'elle aussi l'aimait au-dessus de tout.

— Sa propre fille ne lui était rien.

— Voilà bien le propos d'une femme qui écoute ses impulsions et suit l'illogisme d'une rancune injustifiée. Un père dénaturé, notre pauvre cher Pierre, qui a tant souffert de la sécheresse de coeur de son enfant!

Il arrêta d'un geste la phrase qu'elle allait lancer.

— Ne protestez pas, car vous aussi vous avez pleuré, et vous n'avez pas épuisé la source des larmes.

— Ah! comme vous détestez ma fille! Monique vous a tous ensorcelés. Mais laissons ces choses pénibles. Nous ne pouvons que nous déchirer en y touchant. Je suis absolument décidée à vendre la fabrique, et pas à M. Noris puisqu'il ne pourrait la payer que par des versements espacés. Je tiens à me débarrasser d'un seul coup de toutes les affaires.

— Faites donc à votre volonté.

(A suivre)

PETITES ANNONCES

Les petites annonces doivent nous parvenir au plus tard le lundi soir, à cinq heures.

Tarif: 2 sous par mot. Minimum: 50 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

BONNE ET HEUREUSE ANNEE A TOUS LES LECTEURS DE LA "LIBERTE"

C. DUFFET, agents d'immeubles. Tél. 26 565 — 294, Rue McIntyre

SITUATION VACANTE — Boucher expérimenté, capable de prendre charge d'un étal de viande. Doit parler couramment le français et l'anglais. Donner références et indiquer salaire requis. Boîte postale 667, Winnipeg, Man. tf

MEUBLES ET POELES — Bons meubles et poêles usagés et propres. Fourneau "Baker", poêles d'hôtel et de camp. Large assortiment. Nous expédions dans toutes les parties du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta. Demandez notre catalogue. Gosse & Co., 222, rue Ellice, Winnipeg. Fondée en 1891.

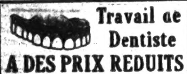
CELIBATAIRE demande immédiatement bonne cuisinière pour tenir maison sur ferme, centre canadien-français, Saskatchewan. Prix: $15 à $20 par mois. Dire âge, nationalité. Adresser tous détails à la Liberté, boîte 10. 33p

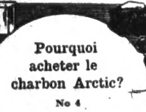
MAISONS A VENDRE — Rue Ritchot, près des écoles. No 503, $2,000 comptant; $2,500 à termes. No 522, maison moderne. S'adresser à Mme Joseph Baril, 522, rue Ritchot, Saint-Boniface. 30p

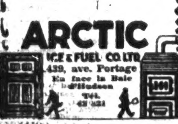
A VENDRE — Manteau de dame, en mouton de Bolivie; brun cannelle; grandeur no 38; en parfaite condition. S'adresser à A. Huot, 290, ave. Provencher, Saint-Boniface.

SERVANTE — Bonne à tout faire pour besoin immédiat. Bon foyer et bon salaire assurés à personne compétente. S'adresser à Mme McKenzie, 222, ave. Provencher, Saint-Boniface. Tél. 52 072.

A VENDRE — Table de "snooker", garantie bonne condition, n'a servi que deux étés. 5 p. x 10 p., complète, marqueur et baguette, etc. S'adresser à A.-D. Bernardin, Elie, Man. 30p







AU SACRE-COEUR

Noël! Noël!

A genoux, race d'Adam! Dès les premiers instants de la Noël, offre les prémices de tes joies chrétiennes! Oui! que les fruits de ta charité montent en offrandes officielles vers Jésus, le divin Enfant!

Le Saint-Sacrifice à Noël

La piété paroissiale a encore trouvé des heures privilégiées dans la nuit de Noël, car il y eut trois messes successives. Comme par les années passées, il y eut grand'messe à minuit, sermon et déploiement musical. Le R. P. Josaphat Magnan, O.M.I., provincial, officiait; les RR. PP. W. Vézina, O.M.I., curé, et J.-B Beaupré, vicaire l'accompagnaient comme diacre et sous-diacre. Les décorations d'autels, la vue d'une magnifique crèche, une théorie d'enfants de choeur en soutanes rouges, une église remplie, tout cela n'a pas manqué de rendre fiers les paroissiens du Sacré-Coeur.

Baptêmes

Le 15 décembre — Georges, enfant de Ellis-J. Jarjour et de Fediva Kenny. Parrain, M. Georges-J. Jarjour; marraine, Rose Zacour.

Le 18 décembre — Jean-Maxime, enfant de Joseph-Maxime Fortney et de Maria Delorme. Parrain, M. John Rosenthal; marraine, Mary Rosenthal.

Douze prix distribués

Lors de la dernière partie de cartes de la série organisée par la Saint-Jean-Baptiste, en outre des huit prix ordinaires, M. le président en distribua quatre autres: M. A. Chouinard et Mlle Claire Carignan gagnèrent les prix de la série; Mme D. Drolet et M. E. Carrière méritèrent les prix d'assiduité.

L'école! L'école!

La Société Saint-Jean-Baptiste, le 20 décembre au soir, clôtura la série de ses activités annuelles par une rafle de dindes, au profit de l'école. L'école séparée du Sacré-Coeur est toute reconnaissante.

Arbre de Noël au S.-Coeur

Le jeudi 23 décembre avait lieu au Sacré-Coeur la fête de l'arbre de Noël organisée par la Fédération des Femmes Canadiennes-Françaises pour les enfants de la paroisse.

Saint Nicolas, gracieusement représenté par Mme S. Laflèche, distribua toutes sortes de jouets et de bonbons. Un excellent goûter fut servi, après lequel le R. P. Vézina distribua à tous un chapelet et une médaille.

Sous la direction de Mme W.-M. MacKenzie, de Saint-Boniface, un substantiel dîner de Noël fut envoyé dans les familles les moins privilégiées, de sorte que la fête de Noël a eu son écho jusque dans les foyers pauvres.

Organisatrice: Mme E. Chauvière, assistée de Mmes J. Léger, A. Talbot, L. Germain, S. Laflèche, P. Sala, D. Gingras, G. Ninis, E. Moisan, A.-C. Bryson, A.-E. Love, H.-R. Baudry.

WINNIPEG

Archevêché de Winnipeg

S. G. Mgr Sinnott recevra à l'archevêché le lundi 2 janvier, de 3 à 5 h.

Concert au théâtre Dominion

Le 8 janvier aura lieu, au théâtre Dominion, un concert organisé par Mme J.-A. Hébert, au profit de la Ligue des Femmes Catholiques et de la Fédération des Femmes Canadiennes-Françaises. Le programme sera publié dans le prochain numéro de la Liberté; il nous fait cependant plaisir d'annoncer dès maintenant que le choeur ukranien se fera entendre à cette soirée.

Mort de M. Elie Lusignan

M. Elie Lusignan, père de M. G.-P. Lusignan, député provincial de Manitou, est mort vendredi, à l'hospice Taché, à l'âge de 76 ans. M. Lusignan demeurait à Somerset, où il avait été fermier pendant un grand nombre d'années, mais l'état de sa santé, il y a quelque temps, avait nécessité son entrée dans l'institution de Saint-Boniface.

Le défunt laisse quatre fils: G.-P. Lusignan, député de Manitou; Hector, Stony Mountain; Alphonse, St-Boniface; Alfred, Transcona; et trois filles: Mme Grégoire, de Saint-Boniface; Mme Rousseau, de Winnipeg, et Soeur Marie-Anne, des religieuses franciscaines, dans les missions d'Afrique.

La dépouille mortelle a été transportée à Somerset, où ont eu lieu les funérailles.

La Liberté offre ses sympathies à la famille.

• • •

HEURES DES OFFICES RELIGIEUX A L'EGLISE DU SACRE-COEUR DE WINNIPEG

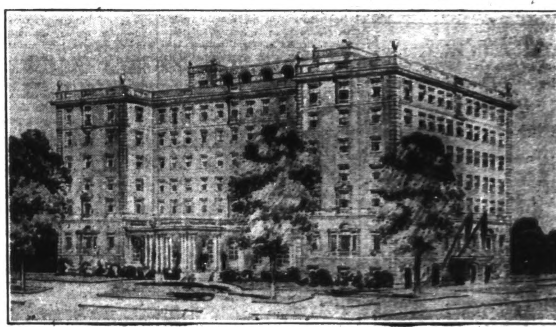
Coin des rues Lydia et Bannatyne. L'église paroissiale de toute personne de langue française de la ville de Winnipeg. Téléphone 28 870.

R. P. Vézina, O.M.I., curé; R. P. J.-B. Beaupré, O.M.I., vicaire.

Messes du dimanche: 7 h. 30, 9 h. et 11 heures (grand'messe). Vêpres à 7 h. 30. Messes sur semaine: 6 h. 45 et 8 h. 30.

Un Grand Hôtel Moderne à Halifax

Le Pacifique Canadien en aura le contrôle



Le Nouvel Hôtel "Lord Nelson"

HALIFAX sera bientôt dotée d'un hôtel moderne qui rivalisera avec les plus beaux dont s'enorgueillissent à l'heure actuelle les plus grandes villes du Canada. La nouvelle en a déjà été annoncée il y a quelque temps, mais la construction est aujourd'hui commencée, et les intéressés, au nombre desquels se trouve au premier rang le Pacifique Canadien, sont maintenant en mesure de fournir de nouvelles précisions sur l'entreprise.

Ce nouvel hôtel, qui s'appellera le "Lord Nelson", en souvenir du grand amiral anglais, s'élèvera au centre même de la capitale de la Nouvelle-Ecosse, coin des rues Spring Garden et South Park, face aux superbes Jardins Publics, que connaissent bien tous ceux qui ont visité Halifax. Ce sera un édifice de sept étages, à l'épreuve du feu, qui comptera environ 200 chambres, toutes avec salle de bain, et comportera de riches salons et salles à manger. L'hôtel "Lord Nelson", dont les plans ont été préparés par la Cie H. L. Stevens, de New-York, sera de style "Georgien", adapté aux exigences modernes. Il coûtera plus d'un million de dollars.

Les travaux d'excavation en vue des fondations ont été commencés le 21 octobre dernier, anniversaire de la bataille de Trafalgar où s'illustra Lord Nelson. L'érection de l'hôtel sera maintenant poussée aussi activement que le permettront les circonstances. Le capital nécessaire à l'entreprise a été souscrit en partie par la population d'Halifax et en partie par le Pacifique Canadien. Cette compagnie possède même la moitié des intérêts et l'on assure que la direction du nouvel hôtel lui sera confiée dans une large mesure. M. E. W. Beatty, président du Pacifique Canadien, a déclaré que les conditions actuelles dans la ville d'Halifax justifiaient amplement la construction du nouveau "Lord Nelson". Les statistiques du gouvernement indiquent en effet que le trafic touristique, par terre et par eau, y a été cette année de 50% supérieur à l'année dernière.

L'ouverture du "Lord Nelson", qui aura lieu de bonne heure l'été prochain, ne manquera pas de donner un regain d'activité au tourisme dans la capitale historique de la Nouvelle-Ecosse.

A table

On oublie de servir Bébé, un charmant bambin de cinq ans.

— Papa, demande celui-ci, c'est comme dans les trains express: on passe les petites stations.

Dîner scientifique

— Que pensez-vous de nos convives? Ce sont de vrais puits de science!

— Eux, des puits!... Moi qui les ai trouvés si ternes.

